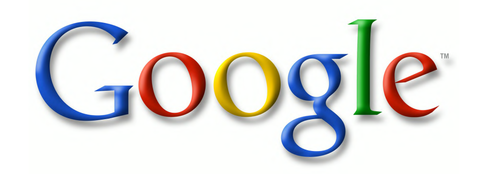



DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



LA PUCE

DE

MME DESROCHES

CABINET DU BIBLIOPHILE

N° III (*bis*)

60

TIRAGE :

250	exemplaires	sur papier vergé	(nos 17 à 266).
8	»	sur papier de Chine	(nos 1 à 8).
8	»	sur papier Whatman	(nos 9 à 16).
266	exemplaires.		

N° 250

LA PUCE

DE

MME DESROCHES

(1583)

Deuxième réimpression

PUBLIÉE PAR D. JOUAUST

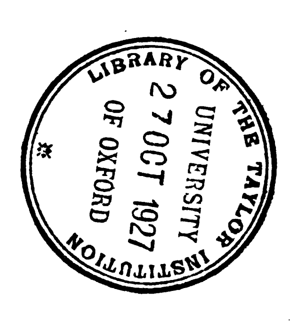


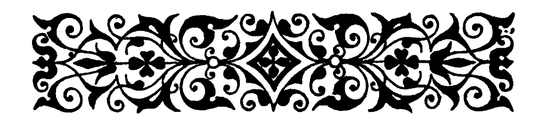
PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

RUE SAINT-HONORÉ, 338

M DCCC LXXII


LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
27 OCT 1927
OF OXFORD



AVANT-PROPOS

Le seizième siècle a été par excellence l'époque de la poésie. Le mouvement littéraire qui se produisit alors entraîna tous les esprits cultivés; la mode fut de faire des vers, et l'on versifia, comme on aurait fait toute autre chose. Tous, poëtes, savants, magistrats, furent pris de l'ardeur de rimer, et chacun voulut enfourcher son Pégase. Combien restèrent en route dans cette course effrénée vers le sommet du Parnasse, nul ne pourrait les compter, l'ingrate histoire ne nous ayant pas transmis leurs noms. Mais, à côté de ceux dont elle a pris soin de nous conserver les

écrits, il en est bon nombre dont elle a laissé survivre les essais, et souvent il peut y avoir profit et plaisir à s'arrêter à ceux-là.

Une autre cause vient encore expliquer la profusion de rimeurs éclos à cette époque. On ne voyait pas alors, comme aujourd'hui, les talents se localiser dans une spécialité littéraire ou scientifique; souvent le poëte était un savant, et le savant un poëte; il n'y avait pas entre les différentes branches des connaissances humaines cette séparation profonde qui existe aujourd'hui, et qui souvent se trouve accentuée par des aversions réciproques. L'homme instruit ne voyait rien d'indigne de lui dans tout ce qui pouvait exercer son intelligence. Il en fut ainsi pendant longtemps encore, Descartes et Pascal sont deux exemples merveilleux de cette union des sciences et des lettres. Nous aurons encore de très-grands écrivains et de très-remarquables savants, mais il est peu probable qu'il s'en rencontre encore qui soient l'un et l'autre à un degré aussi élevé.

On devra donc moins s'étonner de voir toutes les pièces que nous réimprimons dans ce volume signées par des personnages connus comme magistrats, mais fort ignorés comme poëtes. Voici, du

reste, en quelques mots, dans quelles circonstances elles virent le jour.

La haute société du pays poitevin s'honorait alors de deux dames appartenant à la lignée des *précieuses* de Molière et des *bas-bleus* de nos jours : c'étaient Madeleine Neveu, épouse du sieur Desroches, et Catherine, sa fille. Poëtes elles-mêmes, mais dans une mesure très-restreinte, Mmes Desroches réunissaient autour d'elles une société de poëtes ; c'était à elles que revenait de droit la primeur du sonnet nouvellement éclos : l'auteur accourait dans le cénacle, à l'heure dite, pour débiter ses *petits vers* devant un auditoire dont les applaudissements lui étaient assurés, car dans chacun de ses juges il avait un complice en poésie dont il devait être le juge à son tour.

Si l'on était attiré chez ces dames par l'amour des vers, on l'était aussi par les charmes de demoiselle Catherine, qui, du reste, ne les dérobait pas trop aux regards, comme nous l'apprend l'aventure de la puce. Mais Catherine est aussi sage que belle ; c'est, au dire de ceux qui chantent sa beauté, une *roche* contre laquelle viennent s'émousser les traits les mieux aiguisés de l'*Archerot idalien*. Aucun de ses soupirants ne se vante, en effet, d'avoir obtenu

d'elle la moindre faveur, et si parfois, dans la description de ses charmes, ils s'égarent au delà de la limite qu'elle a elle-même assignée à leurs regards, ils se reprennent de leur témérité, et se hâtent, en honnêtes rimeurs qu'ils sont, de rentrer dans le devoir :

Car la mesme pudeur honneste
Doit voiler le front du poëte
Comme l'habit couvre le cors.

Conseil excellent pour certains poëtes de notre temps !

Les Grands-Jours tenus à Poitiers en 1579 furent une nouvelle occasion de faire briller le mérite de Mmes Desroches ; c'est dans leur salon que se rencontraient tous les magistrats appelés dans la ville par cette solennité. Un jour qu'on était réuni, Étienne Pasquier, apercevant une puce qui s'était « parquée au beau milieu du sein » de Mlle Desroches, fit remarquer la témérité de l'animal. Il s'ensuivit quelques propos badins, et l'incident se termina par l'échange de deux pièces de vers entre Pasquier et Catherine Desroches.

Il n'en fallut pas davantage pour mettre en mouvement l'humeur poétique de tous ces honnêtes ma-

gistrats, qui se prirent à célébrer la puce en français, en espagnol, en latin, voire même en grec. Étienne Pasquier recueillit les différentes pièces qui se produisirent dans ce tournoi poétique, et c'est leur réunion qui constitue le recueil connu sous le titre de *Puce de Madame Desroches*. Le vrai titre eût été *la Puce de Mademoiselle Desroches*, puisque c'est Catherine qui fut l'héroïne de l'aventure.

On se demanderait volontiers comment des hommes aussi graves que l'étaient les Pasquier, les du Harlay, et tant d'autres, purent s'exercer sur un sujet aussi frivole. Mais qu'on ne l'oublie pas, quelque influence que les grands esprits exercent sur es pensées et les opinions de leur temps, ils reflèent toujours en eux cette teinte générale qui caractérise une époque et qui est le résultat de la marche forcée des événements. Or le badinage était alors le ton de la société; on savait *desipere in loco*, et les choses n'en allaient pas plus mal. Les esprits ne trouvaient pas dans la lecture des journaux cet aliment que la presse quotidienne nous fournit aujourd'hui avec tant de libéralité; on n'avait pour s'occuper ni le jeu, ni les courses de chevaux, ces nobles amusements de la haute vie que nous devons à la civilisation moderne. Au lieu de parier sur un

cheval, on rimait sur une puce. C'était bien naïf sans doute, mais, si l'esprit ne gagnait pas beaucoup à ce délassement puéril, il en sortait reposé, sans y rien laisser de sa vigueur ni de sa dignité.

Ces productions légères n'ont pas une telle importance littéraire qu'il y ait lieu de leur consacrer une étude. Aussi les donnons-nous sans aucun commentaire, les abandonnant à l'appréciation des lecteurs qui seront curieux de se faire une idée du bel esprit au XVI[e] siècle.

Nous ne leur offrirons pas, pour les éclairer, l'opinion de Pasquier, juge et partie dans la question, puisqu'il figure en tête des chanteurs de la puce, et qu'il qualifie hardiment de *braves poëtes* ses confrères en Apollon.

Mais ce qui est peut-être curieux, c'est de rapprocher de cet éloge, nécessairement exagéré, ce que Pasquier dit ailleurs, se plaignant du trop grand nombre de poëtes éclos de son temps.

« On ne vit jamais en la France, écrit-il quelque part, telle foison de poëtes; je crains qu'à la longue le peuple ne s'en lasse. Mais c'est un vice qui nous est propre, que, soudain que nous voyons quelque chose succéder heureusement à quelqu'un, chacun veut être de la partie. »

Quoi qu'il en soit, la *Puce de Madame Desroches* a son intérêt, en ce qu'elle donne un échantillon du savoir-faire poétique des gens du monde au XVI[e] siècle. On y trouve, ainsi que dans toutes les poésies secondaires de cette époque, comme un écho affaibli des accents éclatants du chef de la Pléiade. L'uniformité du sujet donne aux différentes pièces une certaine teinte de monotonie, mais la forme en est toujours agréable, et elles offrent de gracieux détails.

Dans une première réimpression, publiée en 1868, nous avions combiné les deux éditions de la *Puce de Madame Desroches* (1583, in-4°, et 1610, in-8°), en suivant comme texte principal celui de 1610, et nous en avions supprimé les pièces en langue étrangère, ne voulant donner que ce qui était intéressant pour la littérature française. Alléchées par l'attrait d'un titre qui promettait plus de gauloiserie qu'il n'en tenait réellement, plusieurs personnes étrangères à la bibliophilie achetèrent notre réimpression, qui fut immédiatement épuisée. Nous nous voyons obligé de la refaire aujourd'hui, pour pouvoir fournir aux amateurs des collections complètes du *Cabinet du bibliophile*. Et cette fois nous reproduisons textuellement et en entier la première édition (1583), sans

retrancher les pièces latines, grecques, italiennes et espagnoles.

La *Puce de Madame Desroches* est devenue un livre rare; elle atteint toujours dans les ventes un prix assez élevé. Nous croyons donc être agréable aux littérateurs et aux bibliophiles en donnant aujourd'hui une nouvelle édition de ce recueil.

D. JOUAUST.



LA PVCE

DE MADAME

DESROCHES

QVI EST

VN RECUEIL DE DIVERS

Poemes Grecs, Latins et François,

COMPOSEZ PAR PLVSIEVRS

DOCTES PERSONNAGES AVX

Grans Iovrs tenus à POITIERS

l'An M.D.LXXIX.



A PARIS

Pour Abel l'ANGELIER, au premier Pillier de la grand Salle du Palais.

M.D.LXXXIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

EXTRAIT DU PRIVILEGE

PAR grace et privilege du Roy, il est permis à Abel l'Angelier, Libraire Juré en l'Université de Paris, d'imprimer ou faire imprimer un livre intitulé *La Puce de Madame* DES ROCHES, et ce pour le temps et terme de dix ans, à commencer du jour et date que le livre sera achevé d'imprimer, et sont faites deffences à tous Libraires et Imprimeurs et autres de quelque qualité qu'ils soyent de non imprimer, vendre ne distribuer ledit livre, sans le congé et consentement dudit l'Angelier, sur les peines contenues aux lettres dudict privilege, sur ce données à Paris, le 7 Novembre 1582.

Signé par le Conseil, LE COINTE.

COURTIN, Referandaire.



A NOBLE ET VERTUEUX SEIGNEUR

ANT. DE LA P.

Gentilhomme Poictevin.

MONSIEUR, *il me souvient de la promesse que je vous fis retournant de Poitiers, et passant par vostre maison où j'eus tant d'honneur que de recevoir vos commandemens, et cest heur de pouvoir prendre part aux doctes et gentils discours de l'honneste et noble compagnie que vous aviez chez vous. Il me souvient qu'entre autres choses il fut fort parlé des grands Jours de Poitiers, tant pour la bonne justice et expedition qui s'y estoit faicte, que pour la gentillesse de plusieurs braves esprits et grands personnages qui y estoient, lesquels retirez de leur plus grave estude daignoient bien toucher le luth d'Apollon, et laisser là Bartolle et les sacs pour quelque heure, se rafreschissans par*

le moyen d'un plus agréable et doux labeur, quel est celuy de la Muse. Or d'autant qu'alors et pardevant Messieurs des grans Jours je poursuyvois le jugement du proces que j'avois contre plusieurs legataires pour la terre de la Ronciere, à fin de donner à mon esprit quelque relasche, je pris plaisir à recueillir le plus fidelement qu'il me fut possible plusieurs gentilles et doctes inventions en vers, tant de la Dame des Roches (perle de nostre pays Poitevin) que de plusieurs doctes Advocats et autres gentils personnages qui lors étoient à Poitiers. Vous me priastes d'en reciter quelque chose, apres que de vostre part vous en eustes faict veoir quelques beaux eschantillons sur le sujet d'une puce: ce que je fis tres volontiers. En quoy vous pristes tel goust, ensemble plusieurs Gentilshommes, et entre autres quelques sages et belles Damoiselles, que je pris à commandement la priere que vous me feistes de vous donner l'entier recueil de tout ce qui estoit venu en mes mains, que vous estimiez beaucoup, tant pour la beauté des inventions que pour la diversité d'icelles en un mesme et si petit sujet. Quoy que ce soit je ne vous envoye rien du mien, sinon quelque peu de diligence: peu, dis je, car

comme en une largesse publique, il ne m'a esté possible de pouvoir amasser toutes les richesses dont tant de braves esprits ont faict part durant ces grands Jours. Chacun y pourra apporter ce qu'il aura pèu retirer de son costé. Je m'asseure bien que j'en ay sauvé la meilleure partie, mesmement de quelques uns qui depuis ce temps ont imité le mesme sujet. Ce que je vous envoye tant pour m'acquitter de ma promesse, que pour vous tesmoigner à toujours combien je desire demeurer prest à recevoir vos commandemens. De Poitiers ce 25 *de Septembre* 1582.

Vostre tres-humble et tres-
obeyssant serviteur.

JAQUES DE SOURDRAI Poitevin.

A. M. A. B.

BELLE, *mon cœur vous presente*
Ce livret qui vous sera
Tesmoin de foy plus ardente
QUI A VOUS SE DEDIRA.





AU LECTEUR

Tu en riras, je m'asseure, Lecteur; aussi n'a esté fait ce petit œuvre que pour te donner plaisir, et si tu en riras davantage quand tu entendras le motif. Quelque personage assez cognu, se trouvant en la ville de Poitiers durant les grans Jours de l'an 1579 avecq'une dame d'honneur, l'une des plus doctes et sages que la France porte (comme ses escris peuvent tesmoigner), et belle en perfection, ainsi comme il la gouvernoit, aperceut une Puce qui s'estoit venu camper au beau millieu de son sein.

Au moien dequoy luy dit, par forme de risée, que vrayment il estimoit ceste Puce la plus prudente et hardie que l'on eust sceu desirer: prudente d'avoir entre toutes les parties de ceste dame choisi ce beau lieu pour hebergement, et tres-hardie de s'estre mise en un si beau jour. Et comme ce propos fut rejetté d'une bouche à autre par une contention mignarde, finalement celuy qui estoit autheur de la

noise luy dit que, puisque cette Puce avoit receu tant d'heur de se repaître du sang d'elle et d'estre reciproquement honorée de leurs propos, elle meritoit encores d'estre enchassée dans leurs papiers, et que volontiers il s'y emploiroit, si ceste dame vouloit de sa part faire le semblable, ce qu'elle luy accorda liberalement. Cette parole du commencement sembloit avoir esté proferée à coup perdu, toutesfois soigneusement recueillie des deux. Ils mirent la main à la plume en mesme temps, pensant chascun à par soy que son compagnon eut mis en oubli ou nonchaloir sa promesse; paracheverent leur dessein en mesme heure, tombans mesmement en quelques rencontres des mots les plus segnalez pour le subject. Et outre ce, pensans se surprendre l'un l'autre, s'entr'envoierent ce qu'ils avoient fait. Mais en cecy furent ils eus mesmes surpris, parce que, en un mesme instant, luy ayant envoyé d'une main ce qui estoit de sa façon, il fut d'une autre main salué par l'autre. Heureuse certes rencontre et jouissance de deux esprits, et qui passe d'un long entreget toutes ces autres opinions vulgaires de folastres d'amour. Que si en cecy tu me permetois d'y apporter quelque chose du mien, je veux dire de mon jugement, en l'un tu y trouveras les discours d'une sage fille, en l'autre les discours d'un homme qui n'est pas trop fol, aians chascun d'eux, par une bienseance de leur sexe, joué tel rolle qu'il devoit. Or voy, je te prie, quel fruit nous a produit cette belle altercation, ou, pour mieux dire, honneste simbolization de deux ames. Ces deux petits

jeus commencerent à courir par les mains de plusieurs, et se trouverent si agreables qu'à l'exemple de ces deux premiers, quelques autres personnages de marque se voulurent mettre de la partie, et s'employer sur ce mesme suget à qui mieux mieux, les uns en Latin, les autres en François, quelques uns en l'une et l'autre langue, aiant chacun si bien exploité en son endroict qu'à chasçun en demeure la victoire. Pour memorial de laquelle je leur ay estably ce trofée, qui est la publication de leurs vers, encores que je me doute qu'il en seront possible marris, de l'avoir osé faire sans leur permission et congé. Pour le moins tu m'en sçauras gré: car, outre le plaisir que tu en recevras, tu auras ce fruict d'aprendre combien peut un homme bien né en toute chose où il employe la dexterité de son esprit.

SUR LA PUCE.

Ne nous trompetez plus vostre Troien cheval,
Dont vindrent tant de Ducs, ô trompeuses trompettes!
Voz superbes discours n'ont rien à nous d'esgal,
Puis qu'une Puce esclost tant de sçavans Poëtes.

E. PASQUIER, *Advocat en Parlement.*

AD SCÆVOLAM SAMMARTHANUM.

CUM Pulicem scripsi patrio sermone, jocabar,
Scilicet unius Scævola noctis opus.
I, fuge, nec vana pascaris imagine vitæ.
Tam moriture orto quam cito nate Pulex.

S. PASCHASIUS.

A SCEVOLE DE SAINTE MARTHE.

QUAND je fis cette Puce en langage François,
Comme œuvre d'une nuit, moquer je me pensois.
Va, Puce, prens ton vol, mais aux ans ne te fie :
Tu mourras aussi-tost que tost tu pris ta vie.

E. P.

IN NÆVOLUM.

FORTE erit ut nostros corrodat Nævolus ignes,
Stulte tace, vel tu, Nævole, fac melius.

E. P.

A UN ENVIEUX.

PEUT *estre adviendra t'il qu'un babouin d'envieux*
Rongnonnera nos vers : tais toy, sot, ou fais mieux.

E. P.

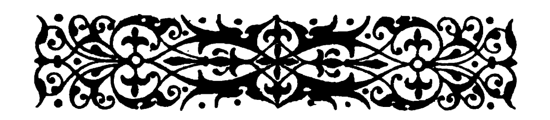
SONNET.

PENDANT *que du* HARLAY, *de Themis la lumiere,*
Pour bannir de Poitou l'espouvantable mal,
Exerceant la Justice à tous de pois égal,
Restablissoit l'Astrée en sa chaire premiere,

Quelques nobles esprits, pour se donner carriere,
Voulurent exalter un petit animal,
Et luy coler aux flancs les ailes du cheval
Qui prent jusques au ciel sa course coutumiere.
HARLAY, *mon* ACHILLES, *relache tes espris,*
Sousguigne d'un bon œil tant soit peu ces escris :
Ils attendent de toy ou la mort ou la vie :
Si tu pers à les lire un seul point de ton temps,
Ils vivront immortels dans le temple des ans,
Malgré l'oubly, la mort, le mesdire et l'envie.

E. PASQUIER.





LA PUCE

DE CATHERINE DESROCHES.

PETITE *Puce fretillarde,*
Qui d'une bouchette mignarde
Succotes le sang incarnat
Qui colore un sein delicat,
Vous pourroit-on dire friande
Pour desirer telle viande?
Vrayment nenni, car ce n'est point
La friandise qui vous point,
Et si n'allez à l'adventure
Pour chercher vostre nourriture,
Mais, plaine de discretion,
D'une plus sage affection,
Vous choisissez place honorable

Pour prendre un repas agreable :
Ce repas seulement est pris
Du sang le siege des espris.
Car, desirant estre subtile,
Vive, gaye, prompte et agile,
Vous prenez d'un seul aliment
Nourriture et enseignement.
On le voit par vostre alegresse
Et voz petis tours de finesse,
Quand vous sautelez en un sein,
Fuyant la rigueur d'une main.
Quelque fois vous faites la morte,
Puis, d'une ruse plus accorte,
Vous fraudez le doigt poursuivant,
Qui pour vous ne prent que du vent.
O mon Dieu ! de quelle maniere
Vous fuiez cette main meurtriere
Et vous cachez aux cheveux longs
Comme Syringue entre les joncs !
Ah ! que je crain pour vous, mignonne,
Ceste main superbe et felonne !
Hé ! pourquoi ne veut elle pas
Que vous preniez vostre repas ?
Vostre blesseure n'est cruelle,
Vostre pointure n'est mortelle,

Car, en blessant pour vous guerir,
Vous ne tuez pour vous nourrir.
Vous estes de petite vie,
Mais, aymant la Geometrie,
En ceux que vous avez espoint
Vous tracez seulement un point,
Où les lignes se viennent rendre.
Encor avez vous sceu apprendre
Comment en Sparte les plus fins
Ne se laissoient prendre aux larcins.
Vous ne voulez estre surprise :
Quand vous avez fait quelque prise,
Vous vous cachez subtilement
Aux replis de l'acoutrement.
Puce, si ma plume estoit digne,
Je descrirois vostre origine,
Et comment le plus grand des Dieux,
Pour la terre quittant les Cieux,
Vous fit naître, comme il me semble,
Orion et vous tout ensemble.
Mais il faudra que tel escrit
Vienne d'un plus gentil esprit ;
De moy je veux seulement dire
Voz beautez et le grand martire
Que Pan souffrit en vous aymant,

Avant qu'on vit ce changement
Et que vostre face divine
Prit cette couleur ebenine,
Et que vos blancs pieds de Thetis
Fussent si gresles et petis.
Puce, quand vous estiez pucelle,
Gentille, sage, douce et belle,
Vous mouvant d'un pied si leger,
A sauter et à voltiger,
Que vous eussiez peu d'Atalante
Devancer la course trop lente,
Pan, voyant voz perfections,
Sentit un feu d'affections,
Desirant vostre mariage.
Mais quoy? vostre vierge courage
Aima mieux vous faire changer
En Puce, à fin de l'étranger,
Et que, perdant toute esperance,
Il rompit sa perseverance.
Diane sceut vostre souhait;
Vous le voulustes, il fut fait :
Elle voila vostre figure
Sous une noire couverture.
Depuis, fuyant tousjours ce Dieu,
Petite vous cherchez un lieu

Qui vous serve de sauvegarde,
Et craignez que Pan vous regarde.
Bien souvent la timidité
Fait voir vostre dexterité;
Vous sautelez à l'impourveuë,
Quand vous soupçonnez d'être veuë,
Et de vous ne reste, sinon
La crainte, l'adresse et le nom.

LA PUCE DE E. PASQUIER,

Advocat en Parlement.

PUCE *qui te viens percher*
Dessus cette tendre chair,
Au milieu des deux mammelles
De la plus belle des belles;
Qui la piques, qui la poins,
Qui la mors à tes bons poins,
Qui, t'enyvrant sous son voile
Du sang, ains du nectar d'elle,
Chancelles et fais maint sault

Du haut en bas, puis en haut;
O que je porte d'envie
A l'heur fatal de ta vie.
Ainsi que dedans le pré,
D'un vert émail diapré,
On voit que la blonde avette
Sur les belles fleurs volette,
Pillant la manne du ciel,
Dont elle forme son miel,
Ainsi, petite Pucette,
Ainsi, Puce pucelette,
Tu volettes à taton
Sur l'un et l'autre teton,
Puis tout à coup te recelles
Sous l'abri de ses aisselles;
Or, panchée sur son flanc,
Humes à longs traits son sang;
Or, ayant pris ta pasture,
Tu t'en viens à l'adventure
Soudain après heberger
Au millieu d'un beau verger,
Ains d'un Paradis terrestre,
D'un Paradis qui fait naitre
Mille fleurs en mes espris,
Dont elle emporte le pris,

Paradis qui me reveille
Lors que plus elle sommeille :
Là, prenant ton bel esbat,
Tu luy livres un combat,
Combat qui aussi l'esveille
Lors que plus elle sommeille.
Las voulut Dieu que pour moy
Elle fut en tel esmoy!
Toy seule par ton approche
Fais esmouvoir cette Roche,
Que mes pleurs, ains mes ruisseaux,
Que mes soupirs à monceaux,
Quelque veu que je remue,
N'ont jamais en elle esmeue.
Ha! méchante, bien je voy
Que j'ay ce malheur par toy.
Car, quand folle tu te joues
Maintenant dessus ses joues,
Puis, par un nouveau dessein,
Tu furettes en son sein,
Et que tu la tiens en transe,
Madame en toy seule pense,
Et luy ostes le loisir
De soigner à son plaisir;
Ou cette mesaventure

Pour laquelle tant j'endure,
Ce mal où suis confiné,
Vient d'un astre infortuné
Qui est entre toy et elle,
Entre la puce et pucelle,
Ayans par un mesme accort
Toutes deux juré ma mort.
En toy seule elle se fie
Comme garde de sa vie.
Car, si en faisant tes jeux
Tu la piques, et je veux
Te tuer, fascheuse puce,
Au lieu où tu fais ta musse,
Ell' craint, pour ne rien celer,
Que c'est la dépuceler,
Et bannir à jamais d'elle
Ce cruel nom de pucelle.
Ainsi, par commun concours,
Vous jouez en moy voz tours,
Et faut que pour un tel vice
Mon ame à jamais languisse.
Mais toy, Puce, ce pendant
Te vas, grasse, respandant
Dessus le Ciel de Madame;
Et de là tirant ton ame,

Tout autant que tu la poins,
Autant tu luy fais de poins;
Ains graves autant d'estoilles
En la plus belle des belles.
Je ne veux ni du Taureau,
Ni du Cyne blanc oiseau,
Ni d'Amphitrion la forme,
Ni qu'en pluie on me transforme,
Puis que Madame se paist
Sans plus de ce qu'il te plaist.
Pleust or à Dieu que je pusse
Seulement devenir Puce :
Tantost je prendrois mon vol
Tout au plus beau de ton col,
Ou d'une douce rapine
Je succerois ta poitrine,
Ou lentement, pas à pas,
Je me glisserois plus bas,
Et d'un muselin folastre
Je serois Puce idolatre,
Pinçottant je ne sçay quoy
Que j'ayme trop plus que moy.
Mais las! malheureux Poëte,
Qu'est ce qu'en vain je souhaite?
Cest eschange affiert à ceux

Qui font leur sejour aux Cieux.
Et partant, Puce pucette,
Je veus, Puce pucelette,
Petite Puce, je veus
Adresser vers toy mes veus.
Quelque chose que je chante,
Mignonne, tu n'es méchante,
Et moins fascheuse, et je veus
Pourtant t'adresser mes veus.
Si tu piques les plus belles,
Si tu as aussi des ailes,
Tout ainsi que Cupidon,
Je te requiers un seul don
Pour ma pauvre ame alterée :
O Puce, ô ma Cytherée,
C'est que Madame par toy
Se puisse esveiller pour moy,
Que pour moy elle s'esveille
Et ayt la Puce en l'oreille.

AD CATAR. RUPELLAM

S. PASCASIUS.

Si qua vel Ausoniis vel mando carmina Gallis,
Hæc animo mandas qualiacumque tuo;
Et recitas, saltem ut te sola teste probentur,
Tu mea cum pereas, te, mea, non peream?

Soit *que des vers latins ou des François je trace,*
Tu les chantes par tout, ores qu'ils soient sans grace,
Et si ne puis sçavoir d'où me provient cet heur,
Si ce n'est que tu veus qu'ils vivent par ta bouche.
Je le croy; mais, helas! ô fortune farouche!
Tu fais vivre mes vers et mourir leur auteur.

A E. PASQUIER

C. DES ROCHES.

Vostre *encre est de ce just qui change l'homme en Dieu,*
Dont Glauque se nourrist quand il quitta son lieu,
Pour les ondes laissant nostre terre fleurie;

Comme le clair flambeau de ce grand univers
Ternit les moindres feus, la grace de vos vers
Fait mourir mes escris et me donne la vie.

LA MESME AU MESME.

O *Second Apollon, je n'eus jamais l'audace*
De penser honorer vostre excellente grace,
Je sçay que vostre honneur est hors d'accroissement.
De vostre beau Soleil je suis l'obscure nue,
Qui, au lieu d'exprimer vostre gloire conue,
Meurtris de votre los le plus digne ornement.

C. D. R.

A. D. H. A E. PASQUIER.

TU *dis, Pasquier, qu'en consultant,*
Sur la puce tu fais des vers;
Ne plain point le temps que tu pers,
Puis qu'en perdant tu gaignes tant.



CL. V. BARN. BRISSONII

In Sanctiori Prætorio Consiliarii, tunc Regii in Senatu Parisiensi Advocati, nunc vero in eodem senatu Præsidis,

PULEX.

FŒLICES merito mures ranæque loquaces,
Queis cæci vatis contigit ore cani.
Vivet et extento lepidus passerculus ævo,
Cantatus numeris, culte Catulle, tuis.
Te quoque, parve pulex, nulla unquam muta silebit
Posteritas, docti suave Maronis opus.
Ausoniusque Pulex, dubius quem condidit auctor,
Canescet sæclis innumerabilibus.
Pictonici at pulicis longe præclarior est sors,
Quem fovet in tepido casta puella sinu.
Fortunate pulex nimium, tua si bona noris,
Alternis vatum nobilitate metris.
Nam cuicumque animum subit illius orbis imago,
Quo tenerum corpus nocte dieque rotas :
Protinus huic vacuas percurrit flamma medullas,
Fortunæque tuæ rumpitur invidia,
Cui saltu peragrare vago lustrareque cursu
Humanis fas est abdita luminibus.
Nec præter te aliis impune, et vindice nullo,
Virgineis adytis luxuriare licet.

4

Scinditur in varias species tua cæca voluptas,
Exili et pleno quam satur ore capis.
Pungere namque modo radiantia virginis ora,
Et leni morsu sollicitare juvat.
Nunc roseas mordere genas, nunc lactea colla,
Ipsaque Pæstanis æmula labra rosis.
Si libeat, licet et placido perrepere flexu
Pectora Bistonia candidiora nive.
Est etiam mammas liber per utrasque meatus,
Quas tu purpureo tubere sæpe notas.
Interdum, lascive, cavos tentare recessus,
Et gaudes media quæ loca veste latent.
Femina tecta licet tu non intacta relinquis,
Nec minus in niveo ludere crure soles.
Quandoque et leni dorsum decurrere gressu,
Atque placet leviter rodere molle latus.
Si delectet iter sursum convertere versus,
Protinus est spatiis orbita trita tuis.
Invadis blando quoque lumina victa sopore,
Virginis et puncta rumpitur aure quies.
Quo te cumque animi rapit importuna libido,
Huc celeri pinna fersque refersque gradum.
Quæcunque arridet tibi pars, hanc tangis et angis ;
Cuncta tuo pungis, tingis et arbitrio.
Quacunque insisis, morsu vestigia signas,
Et carne in summa stigmata inuris acu.
Perpetuo motu saltuque volubilis erras,
Et tantum es constans in levitate tua.
Gaudia quæ captas non velum aut vitta morantur,
Curriculisque tuis invia nulla via est.
Quod si sicca fames vel te sitis horrida torret,
Has explere datur nectare et ambrosia.

Pasceris epoto puro liquidoque cruore,
    Exprimitur fissa qui tibi sæpe cute.
Virgineum corpus mulges, velut ubera sugas,
    Non aliter flores sedula libat apis.
Hæc tua, parve Pulex, sunt commoda magna, sed illis
    Clarius accedit splendidiusque bonum;
Fitque hoc propenso Phœbi Cliusque favore,
    Quorum te cœlo carmina dia beant.
Namque Palatinus tete veneratur Apollo,
    Quo caneret Veneris dulcia furta pede.
Palladiis etiam virgo te versibus ornat,
    Musarum in partem digna venire chori.
Atque ita carminibus, quæ postera sæcla requirent,
    Certatim in laudes fertur uterque tuas.
Te rupes, te saxa sonant, fora cuncta loquuntur,
    Atque tuum cantant fœmina virque decus,
Et Pulicis, fixit qui spicula nigra puellæ,
    Inclyta et auctorum fama per ora volat.
Nam quis juridicis conventibus advena nostris
    Cui non sis, vatum numine, note pulex?
Ac te his nominibus censemus jure beatum;
    Me sed habes aliud judice præcipuum,
Quo tua conditio reliquas supereminet omnes,
    Dulce quod ex æquo vivere, dulce mori:
Nam, si fors ferat ut digitis carpare Puellæ,
    Suave genus lethi virginis ungue premi;
Seu fato moriare tuo, seniove fatiscas,
    Sarcophago haud condi nobiliore queas.
Næ, mihi fatales Lachesis cum neverit annos,
    Optarim tumulo tam celebri ossa tegi.

EJUSDEM IN NÆVOLUM.

NÆVOLE, non dubito quin nostra hæc dente maligno
Carmina mordebis, seu minus apta foro.
Has nugas fingi Picta ridebis in urbe,
Deesseque clamabis causidicis quod agant.
Hæc sibi qui scribunt, aliis scribuntque caventque,
Voce reos trepidos consilioque juvant.
Contra, muta foro lingua est tibi, denique habes nil
Quod scribas, dicas, Nævole, nec quod agas.

ALIUD.

VERBIS parce malis, quisquis legis ista, movebis
Si stomachum vati, Mus eris atque Pulex.

IN EUNDEM.

ZOILE cui lingua est ignava manusque, quid audes
Mordere absentum seria mixta jocis?
Est alieni operis facilis censura sedenti;
Ni tibi nostra placent, ede aliquid melius.

PROPEMPTICON.

FAS non est epulis tetricas miscere camœnas,
 Inferre et torvo digna supercilio.
Callirhoen poscit liber post prandia vates,
 Postulat urbanos nil nisi cœna jocos.
Hoc tempus captans Pulicis, mea Musa jocosa
 Seu proprium vestras audet adire dapes.
Odi lectores siccos sobriosque, profanos
 Hos duco, et scriptis arceo ridiculis.

Ψύλλης ἐγκώμιον

K. Ωεδοισίου.

Εἴποτε Ρωμαϊκῶν παμποίκιλον ἦδε κόνωπα
Ἔνθεος Οἰργιλίων εὐεπίη πραπίδων.
Εἴποτε Λουκιανὸς δεινὸς κομψός τε σοφιστὴς
Σμικρὰν σὺν μεγάλοις μῦιαν ἄειρε λόγοις.
Τίπτε δὲ Βρισσονίου ἀγορῆς κλέος οὐρανόμηκες,
Οὔνομα, καὶ φέγγος τῶν οἱ ἔχοεσι βίον.
Τίπτε δέ Βρισσόνιον παραλεύσομαι; ὅς κε θέλησε
Εὐτυχίην ψύλλης οἷσι μέτροισι γράφειν.
Οὐδ᾽ ὅγε μοῦνος ἄειδε ποδήνεμα ἔθνεα ψύλλων,
Ἀλλά γε Πασχάσιος, τοῖσι βροτοῖσι σέλας.

'Αμφω μήδε μόνον τρισδαίμονα ψύλλαν ἄεισαν,
'Αλλὰ ποιήτρια βῆ παρθένος ἐκ σκοπέλων.
Ἡ ἐπέεσσιν ἑοῖς ψύλλαν γ᾽ἐποίησεν ἀγαστὸν,
Οὔνομα καὶ ψύλλης λείψατο ἀντίθεον.
Κ'οὐκ ἀδίκως· καὶ γὰρ ῥ᾽ἀλόγοις ἐνὶ πᾶσι νομίσδω
Εὐτυχίην ψύλλης οὐδὲν ὅμοιαν ἔχειν.
Αὐτῇ γὰρ θεμίς ἐστι τόποις φοιτᾶσθ᾽ἐνὶ πολλοῖς,
Οὓς μόνον οὐκ ἄλογον μὴ ἐφορᾶν δύναται·
Ἀλλὰ καὶ ἄνθρωπος· πηδήματι γὰρ πτερόεντι
Πολλάκι παρθενικοῖς ἀβρύνεται ἀδύτοις.
Ἐξ ὧν ὥστε πόσιν τὸ μὲν ὥσπερ βδέλλα πιπίζει,
Ἔμπης καὶ ὀλίγον πρὸς χὸρον αἷμα πιει.
Οἶδε τε παρθενικῆς κεντρίζειν τὸ στόμα, κ᾽ αὐτῆς
Εὐάνθεις λιπάρως δακνέμεναι γενύας.
Εἴτε δοκεῖ δύναται τὰ στήθεα χιονόλευκα
Πλήσσειν, κἀξ αὐτῶν αἷμα μέλαν προπιεῖν.
Ἐστί δε καὶ αὐτῇ ἀνὰ τιτθί ἐλεύθερος οἶμος,
Αἰδοίης τε τόπους παρθενικῆς κρυφίους.
Καὶ τέλος οὐδὲν ἔνεστιν ἐνὶ θνητοῖσι τὸ χάρμα,
Οὔπερ πρὸ θνητῶν ψύλλα γε οὐ μετέχοι.
Αἶτε τοι ὠφελίαι ψύλλ᾽ εὐτυχίαι τε πέλονται,
Εστί δε τοι μεῖζον λαμπρότερον τε κλέος.
Καὶ γὰρ ἀκερσεκόμης Φοῖβος καὶ Παλλὰς Ἀθηνή
Σοὶ πέμψαν λυρικὴν Σάπφον ἀπὸ σκοπέλων.
Ἡ σέθεν εὐτυχίας σεμνοῖς ἐπέεσσιν ἀείδει,
Οὔνομα σῆς γενέης ἀθάνατον τε ποιεῖ.
Ἀλλ᾽ ἔτι μοί σεο μοῖρα δοκεῖ πανυπέρτατος ἄλλων
Ὅττι βίου γλυκέος καὶ γλυκίων θάνατος.
Καὶ γὰρ ῥ᾽εἶσε τύχην κούρη ῥοδοδάκτυλος αἱρεῖ
Παρθείου ἐξ ὀνύχων οἴομαι ἡδὺ θανεῖν.
Ναὶ μοι ὅταν λάχεσις πεπρωμένον ἦμαρ ἄγοιτο
Εὐχοίμην οὕτως τυμβοδομεῖσθαι ἐγώ.

IMITATION DU LATIN DE M. BRISSON

PAR E. PASQUIER

VOUS, *grenouilles et souris,*
Animées des escris
Du grand Prince des Poëtes,
Heureuses vrayment vous estes.
Toy, Passereau fretillard,
Caressé du vers mignard
De Catulle, ô que ta vie
Est à jamais ennoblie!
En cas semblable voit on,
Petit coussin, ton renom
Eternisé par le stile
Du grave-docte Virgile.
Et toy, Puce, dont la main
De quelque auteur incertain
Immortalisa la gloire
Dans le temple de memoire.
Mais cela n'egalle point
Nostre Pucette, qui point
Cette charnure marbrine

De la docte Catherine.
Si ton heur tu conoissois,
Qu'heureuse, Puce, serois,
De voir à l'envi ta vie
Par deux braves mains cherie !
Que si l'on marque les tours
Que tu brasses tous les jours,
Et ta petite pointure,
Seul moien de ta pasture,
Soudain l'on sent dans ses os
Une flamme, ains un Chaos,
On sent son ame envahie
D'envieuse jalousie.
Voyant, Puce, que tu peus
En mille beaus petits lieux,
Bannis de nostre lumiere,
Seule t'y donner carriere :
Qu'à toy il loist seulement,
S'il te plaist, impunement
Prendre folle ton adresse
Dans le sein de ma maistresse.
O que tu as de beaus trais
De plaisir dont tu te pais,
Et dont se diversifie
Le doux apas de ta vie.

Car, s'il te vient à propos,
Tu vas prendre ton repos,
Ainçois te mets en dommage
Dessus son tendre visage.
Là tu piques son œil rond,
Voltiges sur son beau front,
Sur ses levres tu te poses,
Pareilles aux belles roses;
Ou, s'il te vient à desir,
Tu vas tes esbas choisir
Dessus sa gorge albastrine
Ou sur sa large poitrine.
De là tu viens suçoter
Deux tetons pour t'alaitter,
Et là, petite friande,
Se trouve aussi ta viande.
Soulée d'un bon repas,
Tu prens ton deduit plus bas,
La part qui m'est, helas! close,
Et que nommer je ne t'ose.
Bref, Pucette, s'il te plaist,
Rien d'elle caché ne t'est;
Quelque endroit où tu te porte,
Là t'est ouverte la porte.
Tu peus exercer tes tours

Par tout où tu prens ton cours :
Il n'y a voile ni robe
Qui tes plaisirs te desrobe.
Tu peus estancher sans fin
La soif et la longue faim
Dont tu te trouves saisie
De Nectar et d'Ambrosie.
Voilà, Puce, les presens
De fortune que tu sens ;
Mais tu as pris en partage
Un bien plus grand avantage :
Estant celebré ton nom
D'un Phebus, d'une Clion,
Et que chacun d'eux te pousse
Au ciel, de sa plume douce ;
Estant celebré ton nom
Du Palatin Apollon,
D'un vers gaillard dont il louë
Les tours que l'Amour luy jouë ;
Estant celebré ton nom
D'une vierge de renom,
Qui merite d'avoir place
Au haut sommet de Parnasse.
Ainsi, Puce, à qui mieux mieux
Ils te trompettent tous deux,

Se faisant chacun à croire
D'en rapporter la victoire.
Un homme chante ton heur,
Une vierge ton honneur;
Les roches encor te sonnent,
Et les palais pour toy tonnent,
Et font courir jour et nuit
Par cet univers ton bruit,
Pour voir une belle vierge
Qui te serve de concierge.
Est-il aux Grands Jours venu
Quelqu'un qui ne t'ayt conu
Par les douces chansonnettes
De ces renommez Poëtes?
C'est pourquoy chacun de nous
T'estime heureuse sur tous;
Mais il y a bien encore
Un point qui plus te decore :
C'est que doux t'est le plaisir
Soit de vivre ou de mourir;
O point qui vraiment surpasse
Tout autre de long espace!
Car, si le sort inhumain
Te fait mourir de la main
De nostre gente pucelle,

Veus-tu une mort plus belle?
Et si, par un autre sort,
Tu meurs de ta belle mort,
Y a-t'il tombe plus belle
Que le sein d'une pucelle?
Quand les Parques de mes jours
Auront devidé le cours,
Vueillez, ô dieux, que je tombe
Sous une si noble tombe.





JO. BINETI BELLOVACII J. C.

AMATORIS ET PULICIS COLLOQUUTIO.

Cl. Binetus, fratris filius, restituit.

A M.

Quid tibi cum niveis, Pulex niger, oro, puellis,
Vulnifico teneram pungis et ore cutem?
Lactea stigmatibus cur membra rubentibus uris
Totum ubi te pavit virgo tenella sinu?
Tantum ubi suxisti quantum potes ore cruoris,
Donec sit multo sanguine tenta cutis?
Hoc faceres blande saltem haud essesque molestus,
Cuncta memor quod sint pervia membra tibi.
Quod potes a niveis descendere ad ima papillis,
Et longam in quavis nectere parte moram.
Quod licet hanc tibi nunc, nunc prendere mordicus illam,
Quæque placet magis hac quærere parte cibum.
Verba etiam ac lusus sæpe interrumpis Amantum,
Haud sinis optatis, colloquiisque frui.
His mihi pro factis meritas dabis improbe, pœnas,
Si prensum potero te retinere manu.
Et tortore mei rumpam te pollicis ungue,
Compressum digitis sæpius ante meis.

PUL. Si tibi quæ pario posses bene commoda nosse,
Et quanti tibi sint splendida causa boni :
Nullum animal toto me quicquam gratius orbe,
Charius adfirmes utiliusve tibi.
Inter delicias Pulex foret unus amatus,
Meque tuum faceres melque favosque tuos.
Nonne ingrate suas aperit tibi virgo papillas,
Dum morsu urgetur saucia facta meo ?
Non tibi palpandi datur has occasio multa,
Dum me nudato quærit uterque sinu ?
Dumque meam in mortem vestrum conspirat uterque,
Et saltu effugio dum leviore manus ?
Candida dum per colla volo, aut me condo sub alas :
Aureola nitor vel latitare coma ?
Quid dicam ? suras morsu dum figo procace.
Non tibi crura aperit marmoreumque genu ?
Altius et gaudes replicatam attollere vestem,
Non tam quo capiar quam loca nota petas ?
Adque voluptates me cautus abuteris uno,
Haud capis, et cum me prendere sæpe queas.
Liberius possis quo membra optata videre,
Et longam in quavis nectere parte moram.
Hoc si nullus erit Pulex non feceris unquam,
Lenoni saltem parcere disce tuo.





REN. CHOPINI J. C.

Et in sup. Curia advocati

PULEX.

VERMICULUM quanti facitis me (ex musca elephantum)
Vates, pulvereo cretum quem semine spernunt
Mortales, sævæque petunt miserum ungue Puellæ !
At muscas Lucianus, apes Maro laudibus ornat :
Insectum et Stagirita genus sophos omne probavit
Cujusque ob proprias, lemora animalcula, dotes.
Sed mihi me non tam teneræ quam corpus amicæ
Quo lateo, exprimitis, vestrorum tegmen amorum.
Hinc de me vobis fert mutua carmina virgo,
Vobiscum placido luditque Poetria versu.
Præda puellares animos oblectat inanis.
(De me ait ille) sed hoc minime contenta tropheo
Nympha sibi victrix in nos epinicia cantat.
Quos tamen interea modulos utrinque parastis
De Pulice, o vates, vel Phœbo digna loquuti,
Amplector, tantis celebris scriptoribus, ersi
Materiem superarit opus versusque canori.
Iam Plautina viris Pulices culicesque perosos
Quæ referunt, tineas scripta experiantur edaces :
Lethiferum pariter qui in nos medicamen adornat

Pro canibus pulicosis, hinc Columella facessat.
Mæonides quamvis ranas muresque bearit,
Dehinc veterem in limo ranæ cecinere querelam.
Degenerique tremens animo prope ridiculus mus,
Sub terris posuitque domos atque horrea fecit.
Nec toga, nec focus est, nec tutus cimice lectus,
Quem tamen historicus Naturæ prædicat auctor.
Ast genus humanum quadam nos parte juvamus,
Cui sit in aure Pulex, gravior de corpore torpor
Excutitur, vigili et succedunt cuncta labore:
Virginitatis ego custos castæque puellæ,
Donec eam cupidus juvenis Paphia duce raptam
DEPULICET, floremque ferat, solvatque pudorem,
Haud jam laudata Phavorinus febre colatur,
Calvitiique Synesius, aut Thersitis Homerus
Præcones, etiam perdoctis addo Poetis
Materiem vobis, sed quos mage divite vena
Insignes, veluti noscas ex ungue Leones,
BRISSONIS Latiumque melos, patriumque Paqueri
Me decorant, ac Pictonica de Rupe Camilla.
Unde sacro Genii trini vos numine divum
Cuivis carminibus Pulicem misistis in aures,
Non modo Pictonicum moveat qui mente veternum,
Clara sed in reliquis etiam studia excitet oris.





JOSEPHI SCALIGERI

PULEX.

PULICELLE niger, nigelle Pulex,
Incitatior hœdulis petulcis,
Delicatior hinnulis tenellis,
Docti passere nequior Catulli,
Stellæ blandior albula columba :
Qua te prosequar aurea camœna ?
Quo te nomine prædicem, o beate
Pullex pumile, pumilille Pulex ?
An quod, cum libet os meæ puellæ
Tuo purpureo ore suaviaris :
Mihi cum libet, os meæ puellæ
Meo non licet ore suaviari ?
An quod cum subiit cibi voluptas,
Non in quadriviis, neque angiportis
Plebeos avidus cibos liguris,
Sed in lacteolis latens papillis,
Tingens virgineo cruore rostrum,
Plenus nectaris et satur recedis :
Mox circunsiliens modo huc, modo illuc
Meras delicias, meros amores
Ludis ebrius in sinu puellæ ?

Anne quod Veneris satelles audis,
Vindex falsidicæ malæque linguæ,
Cum perjura Deos puella læsit,
Atque ulciscere saucios amores,
Feris morsibus appetens lacertos?
Illa in insidiis morata soli
Vindictæ imminet, ac favens doloris
Suspensa meditatur ungue mortem,
Tu cessim fugis, et fugis recessim,
Ac subsultibus hinc et hinc citatis
Vibras cruscula, et improbæ puellæ
Eludis digiti impetentis ictum :
Ut campis equa trima ludit olim
Motis aera calcibus lacessens.
An quod legibus omnibus solutus,
Puellaria membra pervagaris,
Usque Cypridis ad beata regna,
Impune infinuans amoris almi
Secretis adytis, sacrumque limen
Insistens, quod ab omnibus profanis
Et tangi scelus, et nefas videri?
Hic tu Janitor excubas, et ipsam
Aureæ Veneris tueris aram,
Quam sancte tibi tradidit tuendam
Et ridens Venus, et puer Cupido.
Tene propterea, o venuste Pulex,
Tene prosequar aurea camœna?
Tene hoc nomine prædicem beatum,
Pulicelle niger, nigelle Pulex?
Non, sed quod nimio tuo lepore
Tot olus facis et paris Poetas,

Quorum cantibus, aureæque linguæ
Vena divite, versibus canoris
Immortalis eris, diuque vives.
Nam dum pumile pumilille Pulex,
Hæres pendulus in sinu puellæ
Novus Pegasus in nova Hippocrene,
E morsu tuo, ut ungula ex equina
Fluxerunt latices Poetici, dein
Tot sunt carmina nata, tòt Poetæ.

IMITATION DES VERS DE J. DE L'ESCALE

PAR JAQ. COURTIN DE CISSE.

PUCELETTE *noirelette,*
Noirelette pucelette,
Plus mignarde mille fois
Qu'un aignelet de deux mois,
Et mille fois plus mignonne
Que l'oisillon de Veronne,
Comme pourra mon fredon
Immortalizer ton nom?
Pucelette noirelette,
Noirelette pucelette,

Diray-je que nostre bien
Est petit au pris du tien,
Lors que quand tu veux tu baise
La bouche de ma mauvaise,
Et moy je ne sçaurois pas
En avoir aucun soulas,
Sans plus je nourris ma vie
D'une impatiente envie?
Diray-je que nostre bien
Est petit au pris du tien,
Quand, cachée sous l'enflure
De ceste belle vouture
Qui éleve en rond son sein,
Tu rassasies ta faim,
Mordillant, audatieuse,
Sa gorge delicieuse;
Puis, sautelant tout autour
De ce beau palais d'amour,
Plaine de delicatesses,
Plaine de douces liesses,
Tu fais mille et mille jeux
Dessus son sein amoureux;
Et elle, sentant ta playe,
Tousjours en embusche essaye
De te prendre, et va jurant

Ta mort si elle te prent.
Mais d'un saut promt e agile
Tu trompes sa main subtile,
Et tu t'en fuys droit au lieu
Où Amour, ce petit Dieu,
Asseuré fait sa retraicte,
Sa retraicte plus segrette,
Et où un autre ne peut
Arriver s'il ne le veut;
Qu'oncques la main ny la veuë
N'ont ny touchée ny veuë,
Et dont le penser sans plus
Me fait devenir perclus.
Pucelette noirelette,
Noirelette pucelette,
Diray-je que nostre bien
Est petit au pris du tien,
Quand, lors qu'un doux somme presse
Les beaux yeux de ma maistresse,
Seule tu cognois combien
L'archerot Idalien
Lui fait endurer de peine,
De peine douce inhumaine;
Seule tu sçais ses desirs,
Seule tu oys les soupirs

Dont seule, sous la nuit brune,
Les astres elle importune.
Puis, de çà de là, courant
Et sautelant, et errant
Dessus les rares merveilles
De ses beautez nompareilles,
Tu cueille un heur dont les dieux
S'estimeroient bien heureux.
Lasse en fin tu te reposes
Sur ceste gorge de rozes,
Et entre cent mille appas
Tu goustes un tel soulas
Qu'yvre de sa mignardise,
Tu mourrois soudain éprise,
Si ma belle, te sentant,
Ne t'alloit point poursuivant.
Bien heureuse sera l'heure
Quand il faudra que je meure,
Si, comme toy, je me meurs
Entre ces douces douceurs.
Pucelette noirelette,
Noirelette pucelette,
Si d'aventure je veux
Baiser sa bouche ou ses yeux
Pendant que le sommeil flate

Sa paupiere delicate,
Garde de la mordiller,
De peur de ne l'esveiller.
Ainsi, pucette noirette,
Noirelette pucelette,
Puisse tu dedans les Cieux
Luyre entre les moindres feux,
Estoille guide asseurée
Des soldatz de Cytherée.





PULEX ANTON. OISELII

In Parisiensi Senatu advocati.

IAM dudum ausculto, ac tacitus lego, et audio quæ vos
Certatim vario, multum sermone morati,
Cuncta super pulice, obscuro turba invida vati.
Solus ego auditor tantum ? sanctissime Præses,
Da veniam facilis : da libertate Novembri,
Quando ita Martinus voluit pater optimus, uti.
Ecquis tam ferus est, aut ferreus ut teneat se ?
Ecce ille eloquii princeps, Juris coryphæus,
Cecropidum et Latii vindex, atque adsiduus præs
Subripit excelsos animos a rebus agendis,
Fortunam pulicis modulatis versibus implens.
Ille etiam genitus Mnemes, ideoque Renatus,
Regali, sacro, plebeio jure relictis,
Pallidus et docta quæ digerit Andibus arte,
Hunc vatem vates, oratoremque disertus
Effert. Nam de te haud miror, qui pulicis auctor
Hos animi motus nobis turbasque citasti :
Ut cui nascenti veneres Lucina, leporesque
Indidit, infantique admorunt mella Camœnæ,
Phœbæamque sacro capiti implicuere coronam.
Sic novus adveniens Pyctorum sedibus Orpheus

Solus flexisti Rupes, tibi Picta puella
Ceu nova comparibus numeris circumsonat Echo.
Unde fremunt cuncti; Rapus, Otho, Pycta coturnix,
Celsus filius, ac novus Arbiter, alter et Andus:
Quemque tuum gemitu luges Benace marino,
Et queis sancta suum donavit Martia nomen,
Et cantare omnes, et respondere periti.
Ille Elegis melior, Cæis hic mollis Iambis
Hic fidibus dulcis Flacco invidus, ille Maroni,
Doctior ille suum certans æquare Catullum,
Hi patrio, Graio multi, plerique Latino,
Nonnulli Hispano atque Italo sermone, rotundo
Ore omnes, tota Phœbus jam personat urbe :
Pyctorum veluti Clio migrarit in oras,
Pythius et renuat dici jam Pyctus Apollo.
Fallimur? An mentes falsa sub imagine captos,
Errantesve oculos species deludit inanis?
Non est hic pulex, non est mihi credite pulex,
Qui pluteos vatum et consultorum atria pulsans,
Cunctorum passim mentes ac pectora turbat.
Sed paulla ista, animi formam quæ sordibus æquat,
Fœda, tribas, fictrix, subigatrix, mascula Sappho,
Invidia atque odiis Pictæ commota puellæ.
Huc procul ad placide labentis littora Clani,
Pyctorumque arces, à Lesbo dæmona fuscum
Fallacemque suum nigro sub tegmine misit,
Dæmona, qui formam mentitus pulicis atri,
Virginis occultum venis inspiret amorem.
Nec mora, susceptæ genius mandata capessens
Fit levis ac pullus pullo de dæmone pulex :
Atque puellares cœtus impune subintrans,

Incautam petit, inque sinum ac præcordia mordax,
Interque et vestes et lævia pectora crebro
Adsultu crepitans, pulchroque in corpore ludens,
Virgineos omnes aditus, omnesque recessus,
Quoc nec fas homini in cesto contingere lustrat,
Si cæcos fibris atque ossibus implicet ignes.
Vidi, aderam, fateor, neque noxia lumina feci,
Sensit et erubuit virgo : ignitæ ipse favillæ
Emotæque adeo agnovi vestigia flammæ.
At memor illa sui, sinceræ Palladis artes
Invocat : et dextra calamumque, columque sinistra
Arripiens, Ades o Dea, tuque o Delia virgo,
Dixit, et incepto mentem sermone movetur,
Haud aliter quam dura silex, aut Pyctea rupes.
Sicque levis Sapphus victo de dæmone, virgo
Invigilans chartis calathisque invicta triumphat.
Ac Pulex dæmon tenues evasit in auras.
Aut hic si pulex fuerit qui virginis aures
Personat, et celsa Pyctorum saltat in urbe ;
Haud equidem humano credendus pulvere cretus.
At canis ætherii æternus de sanguine sanguis
Decidit in terras, cum primum te duce, Præses,
Optima cælestum Pictos Astræa revisens,
Sydereas procerum turres, et culmina præter
Summa volans, humiles, uno comitata ministro
Pulice Meraso, Pyctæ divertit ad ædes,
Palladiamque domum ambrosiæ perfudit odore.
Hospitio Erigonem materque et filia pronis
Vultibus excipiunt : præsto Phœbæius illi
Apparet chorus omnis ovans : Pax alma, Fidesque
Germanæ addunt se comites, ac versibus auras

Certatim alternis pulsant, atque æthera complent,
Astreæ reduci lætum Pæana canentes :
« Ut quondam prima nascentis origine mundi
« Gentem hominum truncis ac duro robore natam,
« Corporis et formæ dotes, viresque regebant,
« Dein ut ab ætherio veniens Saturnus Olympo,
« Te dominam Erigone rebus præfecit agendis,
« Ac genus indocile et dispersum montibus altis
« Composuit, moresque dedit : quo mollia cuncti
« Otia ludentes agerent : dum victa madentes
« Cæde virum, terras linquens virgo astra petisti.
« Jam redis, o jam diva redis, Pyctisque beatæ
« Dat nomen numenque tuum bona gaudia pacis.
« Salve vera Jovis proles, decus addita cælo :
« Neu nos, neve tuos dea Pyctea desere Pyctos. »
Talia Pierio recinebant ore Camœnæ,
Cum circumsiliens cunctas cane natus anhelo
Icarii pulex, ut vidit et audiit illam
Quæ sexum longe superans, virtutibus anteit,
Doctrinaque viros, hominem haud sonat, et dea certe est;
Ut cupiit, periit, petiit, morsuque momordit
Improbus, iracundus, inexorabilis, acer.
Oblitusque sui, cognatorumque micantum,
Et domini, et dominæ, Pyctæ deceptus amore,
Mortalis cupit æternum servire puellæ.
Tum Dea subridens, Pyctam mirata, miserta
Pulicis ardentis, Pictos invita relinquens,
Hunc jubet hospitio Pictæ inservire puellæ,
Extinctos pariter donec nova sydera mundo
Juppiter imponens, fiat Pycta altera virgo
Virginis Erigonæ comes, æternusque satelles

Virgineus pulex, proprio jam lumine fulgens,
Exultet lucis Pyctarum prævius, index
Vertentis solis : saltu et prænuncius alto
Sublimes magni spes vatibus inchoet anni.
Et minimum in terris signetur Pulicis astrum.

IMITATION DES VERS D'ANTOINE LOISEL

PAR E. PASQUIER.

J'ESCOUTE *ja pieça, et si lis à part moy*
La Puce qu'à l'envy trompeter je vous voy,
Enjalouzez du los de l'incertain Poëte.
Quoy me tairay-je seul? mon Beaumont je souhaite,
Si tu le trouves bon, abandonner le frein,
Puis qu'ainsi le permet le bon Pere Martin :
Il n'y a nul si fier, ou si dur qui restive.
Je voy ce grand torrent de l'eloquence vive,
Cest azile commun de l'ancienne loy,
Au milieu du public se desrober à soy,
Pour corner en tous lieux de la Puce la gloire;
Je voy ce deux fois né, RENÉ *fils de memoire,*
Quitant le triple droit dont il s'est ennobly,

Mettre de son Anjou les villes en oubly,
Et faire d'une Puce un bien grand orateur
Et Poëte. Car quant à toy, premier auteur,
Qui as fait que voyons la Puce sauterelle,
Toy, dis-je, qui premier dressas cette querelle,
Ce n'est rien de nouveau : d'autant que des neuf seurs
Et Graces en naissant tu suças les douceurs,
Ayant du saint Laurier la temple couronnée,
Si qu'arrivant icy, comme un nouvel Orfée,
Tu flechis les rochers; fais que ta dame, ainsi
Qu'un Echo te respond, tu luy respons aussi.
Dont chacun estonné choisit ce mesme titre,
Mangot, Odet, Rapin, et ce nouvel arbitre,
Et celuy qui de Marthe emprunta le sainct nom,
Celuy qui de l'Escale a encor le surnom,
Auquel Dieu octroya et l'esprit et l'usage
De s'expliquer en trois manieres de langage.
Ja void on dans Poictiers ce Poëte divin
Celebrer Apollon comme vray Poictevin,
Qui quitte le surnom pour Poitou de Pythie.
Je me trompe : une image en mes sens mal bastie
D'un object fantastic vainement me repaist :
Ce n'est point, croyez-m'en, une Puce, ce n'est,
Si de bien augurer j'ay le nom de mon pere.
Cette saffre Sapphon du monde l'impropere,

Vilaine, infame, duite à tremousser son cors
Ingenieusement en mil honteux accors,
Jalouse des vertus qui logent en la belle,
Qui les hommes en meurs et doctrine precelle,
Non fille vrayement, mais un Dieu Poitevin,
Envoya de Lesbos son Demon sur le Clin,
Qui se voulut voiler d'une noire vesture,
De la Puce empruntant l'habit et la figure,
Pour d'elle practiquer quelque folastre amour.
Habile il obeit, et sans aucun sejour
Se fait leger et noir tout ainsi qu'une Puce,
Et sous ce masque là dedans son sein se musse,
La prend à l'impourveu, et d'un doux aiguillon
La pique doucement, ores sur le teton,
Or sur tous les endrois de son beau corps voltige.
Et peut estre se perche au plus près du beau tige
Que nul n'osa jamais, tant fut il chaste, voir
Pensant par ses attrais la vierge decevoir.

Je le sçay, je l'ay veu sans offenser ma veue,
La fille fut espointe, ains doucement esmeue,
D'un feu tout virginal, dont les traces je vis.
Elle, ne s'oubliant, recourt aux doux devis
De Pallas, à sa plume, ensemble à sa quenouille :
« Ne permets, ô Pallas (dit-ell'), que je me souille. »
Ce dit, ses pensemens restent aussi entiers

Comme font ces grands rocs, ou Roches de Poictiers.
Ainsi, sur les papiers veillant et sur la laine,
Ell' vainquit le Demon de Sapphon la vilaine,
Et la Puce-Demon en l'air s'evapora.
Ou, si c'est une Puce, elle ne s'engendra
D'une ordure, mais bien de ce beau chien celeste
Tellement que la vierge et la Puce s'apreste
De reparer les cieux de deux astres tous neufs,
Lorsque les Dieux puissans, vaincus de tant de vœus
Des Poëtes, mettront au ciel une autre vierge,
Et qu'ils voudront encor que la Puce y heberge,
Astres vrayment trois fois et quatre fois heureux
D'estre honorez ça bas et aux celestes lieux.





JACOBI MANGOTII

Tunc curiæ advocati, nunc libellorum supplicum
in Regia Magistri

PULEX.

PULEX o Pictæ picte pictor virginis,
Pulex rubelle, rupis hospes ardnæ,
Tot eruditis expolite vatibus :
Feres ut ipse Liberis jambulis
Festivitatis osculer lucem tuæ
Poeta tanto pessimus, quanto optimi
Qui te priores et decus tuum sacris
Ad astra metris extulerunt æmuli.
Salve o animule, politule : bellule, blandule,
Beate animule, forte quam libens tua
Virilitatis lumen immutem meæ,
Fiamque quod tu es, seu nihil nisi Pulex,
Seu quicquam es aliud, sive mas, seu fœmina,
Nam te Latinæ virgines ferunt marem,
Gallæ salutant fœminam : me judice
Illæ profecto verius, versutius
Istæ, pudori dulce quærentes suo
Sub fœminina tegmen innocentia.
Tu nempe verus mas es, et maritulus

Amœnus ille qui puellaris rosæ
Carpis venustos vere primo flosculos,
Mulcens tenellas mentula tenellula.
Tu sol es ille qui vagaris in loca
Ipsis negata solibus cœlestibus ;
Ubi solutis arcularum zonulis,
Evoluis omnes involutas cellulas,
Rimaris omnes curiosus cellulas,
Hauris et omnes ebriosus guttulas.
Egressus inde, corculo tu cum tuo
Lubet (lubetque semper et semper licet)
Exoscularis gemmulas genuellulas,
Mulgesque molles mollicellas mammullas,
Dissuaviatus mille mille basiis.
Hinc est rubelle, quod licet, te candidum
Natura primo fuderit spiramine,
Rubes puellæ purpuratus hymene :
Dein cum virilem virgo cessit in manum,
Justos adulter polluis viri thoros :
Sed talionem, quippe cælebs, non times.
Verum, o sceleste, Rupis hujus limina
Profanus intrans expiandum per scelus,
Fines modosve juris excedis tui.
Nec enim profana ludis, ut soles, domo,
Mortalis hospes et tyrannus fœminæ :
Novo sed ausu et impia protervia
Ipsum profanas Palladis sacrarium,
Pictum relicto qua colit solum polo
Mentita Picta nomen osque virginis.
Ipsam lacessis filiam magni Jovis,
Magnam pusillus, et pusillis editus,

Mortalis immortalem, inermis et rudis
Armis tremendam, ac arte doctam bellica.
Ipsam superbe pungis audax Pallada,
Quam nec sagittæ, nec faces, nec spicula.
Auro corusca cælitis Cupidinis
Divosque divasque furiare crediti,
Læsisse flaminis verioribus quærunt.
Fallorne? an ipse es ille verus arciger,
Cupido verus, ille, versutus puer,
Qui, quos apertus non potest, tectus petit?
Non fallor ipse es : sic protervis, sic volas,
Sic et venustus, sic levis, sic mobilis,
Iramque facilis sumere et deponere.
Sic et sagitas tu geris, sic spicula :
Sed sub mamillis occuluntur alulæ :
Sic es pusillus, vulnus at magnum facis :
Sic et parentem ludis impius tuam :
Sed nec sorori parcis incestus tuæ,
Frater, maritus, filiusque fœminæ
Ejusdem, et idem sanguinosus carnifex.
Sic et sonoras alites, et ortygas,
Rupes et ipsas et racemos et rubos
Animas jocosus ad jocos, cantus, choros.
Quin et fidelem nuncium Jovis moves,
Facundiorem Prisco Atlantis filio,
Summum eruditæ principem eloquentiæ.
Summumque justæ præsulem prudentiæ,
Picti benignum lumen et decus chori.
Immo et tu Achillem præpotentem filium
Themidis supernæ non marynæ Thetyos,
Heroa victorem domitoremque hostium,

Picti stupendum restitutorem soli,
Ahæneumque justitiæ murum sacræ
Ipsum moveres : sola sed movet Dice,
Sola hunc perurit, et potitur integro.
Quid o proterve hic quæris ? an Psychen tuam ?
(Nam quæritantis ora certe gestitas,
Et sic vagaris, sic et incertus salis)
Psyche hic Cupido est, nec Psyche tamen tua
Malæ sorores cui duces : sunt huic novem
Doctæ bonæque, Diva Memoria et parens.
Erras amice, Pallas est in quam ruis,
Est ipsa Pallas, quæ Jovis de vertice
Virago fortis, pura, solers prodiit
Et erudita. Sed Cupido cæcus es.
Fuge o miselle : nam hæc Minerva est fortis, et
Adversus omnes dura morsus ignium :
Nec vulneratur, vulnerat sed duriter,
Et duriorem rupes ipsa reddidit.
Fallor, Cupido pelle non tectus tua,
Sciens Minervam pelle non tectam sua,
Sed rupe amictam, versipellis impetis,
Et quam sagittis non potes tentas dolis.
Cave tamen tu : nam Minerva est cautior.
Nec te tenelle falle, quod nudam feris :
Hac arma rupe certiora nulla sunt,
Et hoc pusille scire tu debes tamen,
Armata tota est, quando nuda Pallas est :
Quin ipsa tanto est fortior quo nudior.
At at o animule jam tuos intelligo
Sensus, idipsum nempe prudens quæritas :
Huic Rupi animulam vis tuam collidere,

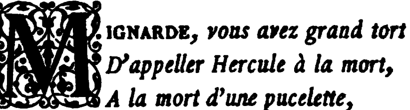
Vis vulnerari, vis mori hac a Pallade,
Hoc gloriosum mortis affectas genus.
Sed morere animule, morte quam tali velim
Mutare vitam sideris detur mei.





LA PUCE DE CLAUDE BINET,

Advocat en la Cour de Parlement.



MIGNARDE, vous avez grand tort
D'appeller Hercule à la mort,
A la mort d'une pucelette,
Qui tant mignardement furette,
Comme un petit surion d'Essain,
Sur les roses de vostre sein.
Je veux, je veux qu'on vous appelle
Du nom de belle et de cruelle,
Qui pour si petit animal
Invoquez Hercul chasse-mal;
Animal dont la petitesse
Passe des autres la grandesse,
Soit qu'on fasse comparaison
Des parcelles de la raison,
De la souplesse ou de l'astuce
Qui recommande cette Puce.
Belle, si vous aimez le beau,

Voyez quelle gentille peau :
Ne diriez-vous pas qu'elle est teinte
Ou des couleurs de l'Hyacinthe
(Hyacinthe honneur des beaux mois),
Ou de pourpre, couleur de Roys?
Vrayment si la trouvez gentille,
Sa proportion plus subtile
Vous doit inciter à pitié,
Pour luy porter quelque amitié,
Si comme vous, mignardelette,
Elle est prompte, polie et nette.
Laissez vous piquer un petit,
Sus, la voilà en appetit,
Voyez, belle, voyez, mignarde,
Comme un éguillon elle darde,
Eguillon en long éguisé,
Et qui pourtant est pertuisé,
Pour couler la douce ambrosie,
Qu'en vostre sein elle a ravie.
Je ne la sçaurois accuser,
Sinon d'avoir l'heur de baiser
Si long temps ceste peau tendrette,
Qui un tel bon-heur ne me prette.
Mais, Puce, je t'excuse bien,
Car par toy nous goustons le bien

De mille amoureuses delices,
Quand dans un beau sein tu te glisses,
Et sçais les premiers fruits ravir
Des filles neuves au plaisir,
Tantost en baisottant leur face,
Or suççottant en autre place,
Aprenant à l'homme grossier
Comme il faut l'amour varier.
Encore que Venus s'en fache,
Je veux que tout le monde sache
Que la Puce eut l'honneur premier
D'inventer le mignard baiser,
Baiser qu'encor Amour farouche
N'alloit suççant dessus la bouche,
Et que Venus n'eut sceu sucrer,
S'elle n'eut veu la Puce encrer
Sa petite bouche ebenine
Sur la moitte jouë Adonine.
Depuis la gentille Cypris,
Ayant le glout baiser appris
D'une larronnesse languette,
Languette mutuelle et moëtte,
Sceut bien à l'envie du ciel
Coler deux bouchettes de miel.
Que diray-je de sa seignée

Qui par elle fut enseignée?
N'en déplaise à l antiquité,
La Puce a l'honneur merité,
Et non le cheval qui se treuve
Aux bras de l'Egiptien fleuve :
Car la Puce, tant seulement
Avec un doux chatouillement,
Tire sans aucune ouverture
Le sang ennemy de nature.
O petit animant heureux,
Utile aux hommes et aux Dieux,
Si or je t'ay sauvé la vie
Des mains de ma douce ennemye,
Et si je t'ay fait tant d'honneur
D'estre de deux biens inventeur,
Succe de ma maistresse belle
Ce gros sang qui la rend rebelle,
Si qu'ayant rapuré son sang
D'un courage amoureux et franc,
D'un œil semonneur elle attise
Le doux feu de ma convoitise,
Et qui ne se puisse appaiser
Que par la langueur d'un baiser.

CLAUDIUS BINETUS

In Suprema Curia advocatus

STEPH. PASCHASIO.

QUID vos Orphea, et arbores secutas
Lyræ mellifluæ sonum Poetæ
Laudatis veteres ? refertur ille
Quid vobis numerosus ille Arion ?
Quid Thebanæ opifex canorus urbis :
Quid et fœmineo negata sexu
Tu miracula vis referre Saphus,
PASCHASI Ambrosiæ Deum minister ?
RUPELLA aut potius RUBELLA (si fas
Tam notum hac variare parte nomen)
Illa nobilis et sagax puella,
Nais docta Clani, Rubella bella,
Quidquid est hominum vetustiorum,
Quicquid est hominum, venustiorum,
Quicquid et muliebris est honoris,
Forma, moribus, eruditione,
Illa inquam unica vel Rubella vincit.
Sed me forma prius, priusque crines
Illi qui Assyrium exprimunt amomum,
Spirant balsama et Indicos odores,
Longis quicquid Arabs vehitque ab oris,
Quos vellet sibi contigisse Cypris,
Quos fila aurea censeas Minervæ,

Irretita meum cor atque ocellos,
Gratis nexibus et ligant et urunt.
 Illa frons nivea, æmula atque lactis,
Perfusa et Tyrio cutis colore,
Pætuli et, Veneris faces, ocelli
Totum me illicibus necant rapinis.
 Isthæc labra favis suaviora
Hiblæisque Thimis, mihi roganti
Si dent oscula delibuta melle,
Dulci nectare dulciora longe,
Et spirantia vere odorem earum
Quas Pæstanus ager fovet, rosarum,
Sensim efflabo animam, meus migrabit
In os spiritus illius, vicissim
Reddet mi illa suum, simulque fiet
Permutatio spiritu ex utroque.
 Quid? menti bifidi decor venustus,
Et cervix niveo superba luxu,
Me mihi eripit, et facit subinde
Ut tibi invideam, beate Pulex,
O audacule, credo Amor nigelle,
Quem sæpe in medio sinu patere
Rubella hinc patitur, tuo ut puellæ
Mage appareat ex nigrore candor :
Qui nunc in teretes ruens papillas,
Bellas turgidulas atque elegantes,
Expertes licet, attamen capaces
Lactis, purpureum elicis cruorem :
Nunc pungis minimum canalem earum
Botri instar rosei aureæve glandis
Quiddam molliculi affatim rubentem :

Sed partes tacitas, pari sileri
Quæ quo veste tegi pudore debent,
Nefas tangere. At hac Minervæ in arce
Quæ faces animæ ingenique dotes
Cunctis injiciant bonis stuporem,
Tot cui docta dedit Minerva dotes,
PASCHASI, tibi fas sit adnotare :
Mi sat est nimio si adustum amore
Isthæc non potuisse tanta credat
Bella amabilis, et sagax puella.

IMITATION DU LATIN DE CL. BINET

A Estienne Pasquier,

PAR F. DE LA COULDRAYE.

POURQUOY *louez vous tant Orphée ?*
Pourquoy d'un si brave trophée
Honorez vous, Poëtes saincts,
Le bruit de sa lyre sonante,
La voix aussi douce-coulante
Que le miel des picquans essains ?
Pourquoy vostre chanson sacrée,

Qui aux Rois et aux Dieux agrée,
Sonne tant le loz d'Arion?
Pourquoy vantez vous le miracle
De l'Ogygien habitacle
Basti par la voix d'Amphion?
Et toy, PASQUIER, *qui par tes carmes*
Coulans de Permesse nous charmes,
Arrosez du Nectar des Dieux,
Pourquoy d'une docte faconde
Vas tu chantant à tout le monde
Saphon l'honneur des siecles vieux?
Hé! pourquoy dis tu que sa grace
Toutes autres dames surpasse
En beauté, vertu et sçavoir,
Puis qu'en cette belle ROCHETTE,
Ainçois cette belle Rosette,
Le Ciel ses tresors nous fait veoir?
Cette Claniene Naiade,
Cette montaignere Oreade
En sagesse, en grace, en beauté,
En vertus, en mœurs, en doctrine
Surpasse la troupe plus digne
Du mont des neuf sœurs frequanté.
Ha! mon Dieu! le teint de sa joüe
Et la tresse d'or qui se joüe

Sur son sein en flots ondoyans,
Et ses yeux deux flames jumelles,
Me font prendre dans leurs cordelles,
Et ardre en leurs rais flamboyans.
Voy ses cheveux que l'Arabie,
Ny le baume de l'Assyrie,
N'egalent en bonnes odeurs;
Cheveux dont Venus la dorée
Voudroit sa teste estre honorée,
Et non des primeraines fleurs.
O beaux filets d'or de Minerve,
Mon ame se plaist d'estre serve
De vos nœuds mignardement tors :
Il luy plaist bien d'estre contrainte
Par vous d'une si douce estrainte
Quittant la prison de son corps.
Sur tout la neige blanchissante
Sur son front bien poly m'enchante,
Et ce beau pourpre Tyrien
Qui fait merveiller son visage,
Et ce double flambeau volage
Du petit Dieu Cytherien.
Or, si ces deux levres vermeilles,
Plus douces que n'est des abeilles
Le miel, et le thim hyblean,

Me permettoient un baiser prendre
Plus sucré que la rose tendre
Qui croist au champ Pestanean,
Incontinant je rendroy l'ame
Dedans le beau sein de madame,
Et par l'air de ce baiser pris,
Pasmé sur sa levre jumelle,
Nous ferions, moy et ma rebelle,
Un doux change de noz esprits.
Mais que diray-je de la Grace
Du reste de sa belle face,
Et de son fourchelu menton
Ressemblant une poire franche
Qui va meurissant sur la branche
Sous l'abry d'un jeune bouton?
Ce beau col de marbre, où Zephire
Entre mille rameaux soupire,
Un sang chaudement amoureux,
Par une volontaire force
Desrobe mon cueur, et l'amorce
Sous l'apast d'un mal doucereux,
Et fait que je porte une envie,
O Puce, au bon heur de ta vie,
Mais non plus Puce, à mon advis,
Ains Amour, qui, par fine astuce,

Dessous le teint noir d'une Puce
N'agueres admirer te fis,
Quand d'une subtile cautelle
Tu vins au sein de la Pucelle,
Qui d'un ingenieux conseil
Te permit d'y faire retraite,
Afin que ta couleur noirette
Donnast lustre à son blanc vermeil.
Et par cette blanche campaigne,
Où poingt une double montaigne
D'Agathe blanchement douillet,
Folastrement tu te promenes
Entre les beautez sur humaines
De ce sein blanc et vermeillet.
Ore d'un plein saut tu te jettes
Sous les amoureuses cachettes
De ses esselles mignotant,
Et entre mille fleurs escloses
Tu flaires ces boutons de roses
Que tu mordilles succottant.
Puis, d'une mignarde secousse,
Ce lait qu'un Zephire entrepousse
Tu humes à longs traits goulus.
O Puce, que tu fus heureuse
Lors que d'un tel bien desireuse

Loger en ce sein tu voulus!
Ha, Dieux! un enfant de sa mere
Ne peut avoir chose plus chere
Que le lait de ses deux tetins.
Jamais Venus dedans Gargaphe
N'en fit plus au mutin de Paphe
En ses tendres mois enfantins.
Mais, puis que d'une pudeur vierge,
De ses chastes beautez concierge,
La robe ne doit à nos yeux
Permettre de voir, ny qu'on sache
Ce que jalouse elle nous cache,
Compaigne du bon-heur des Dieux,
Il ne faut, PASQUIER, *que la plume*
Represente dans ce volume
Ce que l'habit ne laisse hors :
Car la mesme pudeur honneste
Doit voiler le front du Poëte
Comme l'habit couvre le cors.
Quant à moy, brulant de la flame
Dont son bel œil mon cœur entame,
Je n'en puis longuement parler;
Mais toy, en qui le Ciel assemble
Les Graces et vertus ensemble
Pour les Dieux mesmes esgaller,

Tu peux mieux les Graces connoistre
D'elle, que Minerve a fait naistre
Merveille unique de ce temps :
Il suffit, pourveu qu'elle entande
Que, mourant d'une amour trop grande,
Je n'ay peu alonger mes chants.

CATHERINE DES ROCHES

Sur les vers latins de C. Binet.

DY *moy, Rochette, que fais tu?*
Ha, tu rougis : c'est de la honte
De voir un pourtraict qui surmonte
Ta foible et debile vertu.
BINET *a voulu dextrement*
Representer une peinture
Qui est de celeste nature,
Et la nommer humainement.
Ayant pillé dedans les Cieux
Le pourtraict d'une belle Idée,
Ne voulant comme Promethée

Irriter le courroux des Dieux,
D'un artifice nompareil,
Il a voilé son beau visage
D'un nom obscur, commé un nuage
Qui cache les rais du Soleil.
C'est afin de n'estre repris,
Rendant aux hommes manifeste
Une beauté toute celeste,
Digne des immortels espris.
ROCHE, *tu ne sçaurois user*
D'un autre plus evident signe,
D'estre de tant d'honneurs indigne,
Que ne pouvoir t'en excuser.

SONET DE MACEFER

A Claude Binet.

NE *croy pas, mon* BINET, *qu'un baiser de Charite*
Face que son esprit, laissant si beau sejour,
Se place dedans toy, et que d'un mesme tour
Ton ame, s'envolant, dedans son cors habite;

Mais crains que ton esprit, par une sage eslite
Amorcé du baiser nourrisson de l'amour,
Choisissant ce beau cors, sans espoir de retour,
Pour mieux s'habituer, sa demeure ne quitte.
Ou bien crains que l'esprit de l'une des neuf Sœurs,
L'esprit de ma Charite aymé de tant de cueurs,
N'attire à sa beauté ton ame enamourée :
Ainsi, mon cher BINET, *l'aimant Magnesien*
Attire à soy le fer d'invisible lien,
Qui le suit, amoureux de sa force admirée.

AMOUR PIQUÉ,

PAR CL. BINET.

AMOUR, *ce méchant petit Dieu,*
Un jour s'en vint auprès du lieu
Où les Poitevines Nymphettes,
Aus rives du Clain doux-coulant,
Chantoient de l'Amour nonchalant
Les presque-inutiles sagettes.
Si tost que Cupidon entent

Des Nymphes le plaintif accent :
« Ha, dict-il, voicy belle prise. »
Ainsi, d'un amoureux desir,
La bergere de trop dormir
Son amy reprend et méprise :
Alors l'oiseau Cytherien,
Oubliant son vol ancien,
Se vint parquer au milieu d'elles.
« C'est ici, dict-il, où il fault
Esprouver si le cœur me fault
Et l'effet à mes estincelles. »
Les Nymphes, l'aiant aperceu,
Comme un enfançon l'ont receu
Egaré de sa triste mere.
Ne cognoissant pas qu'il estoit,
Chacune à tour le baisotoit
D'une faveur non coutumiere.
Amour s'apprivoise, et soudain
Il cache en sa petite main
Une flamme vive et segrette;
Il se mire au sein le plus beau
Et range son petit flambeau
En vain sur le cœur de Rochette.
De fortune, entre le destour
De son teton franc de l'amour,

Une Puce faisoit son giste,
Qui, pour son hostesse vanger,
Piqua le bras porte-danger,
Y traçant sa marque petite.
Soudain Amour, remply de dueil,
La plaie au bras, la larme à l'œil,
S'envolle au sejour de sa mere,
Disant : « Un petit chose noir
M'a piqué, vous y pouvez voir
La flamme et la place meurtriere.
C'est, dict-il, c'est un Serpenteau
Qui va sautellant sur la peau :
Puce est nommé par les Pucelles.
Las! je n'eusse jamais pensé
D'un si petit estre offensé
Si près de mes flammes mortelles. »
Lors Venus, souriant : « Voy-tu,
Vois-tu, dit-elle, sa vertu
A la tienne du tout semblable,
Sinon que, petit, aux grans dieux
Et aux humains dardant tes feux,
Tu fais une plaie incurable.

SONET DE CL. BINET

A Anthoine Loisel.

J'AY *dit que c'est Amour, le plus rusé des Dieux,*
Qui, surpris des beautez de ma belle Charite,
Se vint loger au sein, où la chaleur subite
Brula ses ailerons et son cœur Amoureux.
De faict sentant griller ses plumes et cheveux,
Et voyant basaner sa peau à demi cuite,
Petit Puceau prent forme en la Puce petite,
Par la mesme couleur voulant tromper noz yeux.
Las! il estoit à nous : sous un ongle severe
Je me fusse vangé de ma longue misere;
Mais le finet sauta sur toy, Docte LOISEL.
Ainsi que Ganymede eslevé dessus l'aile
De l'aigle genereux, par ta plume immortelle,
SOLEIL, *tu l'as conduit avecq toy dans le Ciel.*

A MADAME DES ROCHES.

SONET.

Je ne m'esbahi plus des murs de la Rochelle
Obstinez contre un Roy, ni du Roc Melusin,
Puisque contre Amour mesme au pays Poitevin
Une autre Roche encor se declare rebelle.
La Rochelle à son Roy se monstre ore fidelle,
Lusignan a ployé sous le joug du destin :
Et vous osez tenir encontre un Roy divin,
Deffiant jusqu'icy sa puissance immortelle.
Amour, ayant en vain vostre Roc assiegé,
Ainsi qu'un espion en Puce s'est changé,
Pour surprendre le fort de vostre tour jumelle.
Mais il fut découvert par maints doctes esprits.
ROCHE, *ne craignez plus que vostre fort soit pris,*
Quand les enfans des Dieux font pour vous sentinelle.

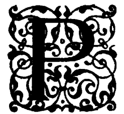
CL. BINET.





LA PUCE D'ODET DE TOURNEBU,

Advocat en la Cour de Parlement.



UCE, *qui se fut advisé*
Que tu deusse estre tant redite
Par un vers si favorisé
Du troupeau qui Parnasse habite,
Et qu'un animal si petit
Eut peu espoindre les courages
De tant de sçavans personnages
Quy de toy ont si bien escrit?
C'est à bon droit que l'on peut croire
Que Poitiers est le vray sejour
Des doctes filles de Memoire,
Du jeu, des Graces et d'Amour.
Si quelqu'un ne le croit, qu'il voye
Ces deux ROCHES *qui jusqu'aux Cieux*
Elevent leur chef sourcilleux,
Qui comme deux astres flamboye.
Qu'il oye l'armonieux chant

De leurs poësies divines,
Et il cognoistra à l'instant
Que les Muses sont Poitevines.
Il verra que les vers chantez
Des Muses qui Poitiers habitent
Plus que ceux là des Grecs meritent
Estre par dessus tous vantez.

Il cognoistra que ceste troupe
De deux Muses vaut beaucoup mieux
Que celle qui loge en la croupe
De ce mont qui se fend en deux.
Que donques plus on ne s'estonne
Si l'on te chante volontiers,
Puisque dans les murs de Poitiers
Les Muses logent en personne.

Je sçay bien que quelque envieux
Voudra incontinant reprendre
Les Poëmes ingenieux
Par lesquels on a fait entendre
Tes plaisirs et tes passetemps,
Disant que chose si petite
Comme une Puce ne merite
Que l'on employe tant de temps.

Ce n'est d'aujourd'huy que l'envie
Vomit sur les bons son venin :

Elle fit bien perdre la vie
A ce grand Socrate divin,
Quand, d'une semblable imposture,
Elle disoit qu'il employoit
Tout son temps lors qu'il mesuroit
Tes sauts et cherchoit ta nature.
Virgile, l'ame, le soleil
Et l'honneur de la Poësie,
Auquel n'y a rien de pareil,
Des mouches chanta bien la vie.
Belleau chanta le papillon,
Et Ronsard, ce divin Poëte,
A chanté l'huitre, l'alouëte,
Le fourmy, le chat, le freslon.
Petite Puce, ta fortune
Surpasse celle des oyseaux,
Des troupeaux nageans de Neptune
Et des terrestres animaux,
Pour avoir eu des Cieux la grace
De te loger en si beau lieu,
En ce sein le temple d'un Dieu,
Ce sein qui tous les seins surpasse.
As tu bien peu sans te brusler
Fureter entre ses mamelles ?
As tu bien osé te couler

Dessus ces deux fraises jumelles
Qui, comme charbons allumez,
Pourroient soudain reduire en cendre
La main qui voudroit entreprendre
De taster ses doux bouts aymez?
As tu bien esté si osée
De te pendre à ses beaux cheveux,
Sans t'y prendre et estre enlacée
De mille las, de mille neus,
Veu que le plus brave courage,
S'il veut tant soit peu s'hazarder
De les vouloir bien regarder,
S'empestre en un si beau cordage?
As tu approché de ses yeux,
Dedans lesquels amour se jouë,
Et dont il emprunte ses feux?
As tu peu baiser ceste jouë,
Sans sentir une vive ardeur
Approchant ses flammes cruelles,
Qui de leurs vives estincelles
Consument le plus brave cueur?
Ha! vrayment, tu es amoureuse,
Car tousjours tu cherches les lieux
Que cache la vierge honteuse,
Et qu'elle ne monstre à noz yeux.

Tu as ce bon heur que de boire
Du sang de ces membres polis,
De ce ventre plus blanc que lis,
De ces cuisses et flancs d'yvoire.
Tu as cet heur que de nicher
Sous les replis de sa chemise ;
Quand tu veux, tu te viens coucher
Dessus elle en toute franchise.
Las ! que d'hommes souhaiteroient
De ces faveurs la plus petite ;
Mais tel bien passe leur merite,
Car par là Dieux ils deviendroient.
Puce, je me pers quand je pense
A tes plaisirs, à tes ébas,
Lors que doucement tu offense
Cette Nymphe or' haut, ore bas.
Je conçoi telle jalousie,
Quand je pense à la privauté
Que tu as à ceste beauté,
Que je reste quasi sans vie.
Puce, je sens un petit feu
S'éprandre au dedans de mon ame,
Qui, tousjours croissant peu à peu,
En fin me mettra tout en flamme,
Par l'erreur de ce souvenir

Qui m'a si fort l'ame offensée
Que je n'ay plus d'autre pensée
Que vouloir Puce devenir.
Mais ay-je bien la hardiesse
De vouloir seulement songer
De voir à nu telle Deesse,
Qui encor pourroit bien changer
Ma forme en celle d'une pierre,
Tout ainsi que Meduse fit
Au pauvre Phiné qui la vit,
Eschangeant les noces en guerre?
Un party si avantageux
N'est pour creature mortelle,
Il appartient sans plus aux Dieux
De jouyr de chose si belle.
Anchise baisa bien Venus,
Mais aussi tost la repentance
Talonna de près son offense,
Quand il se veit estre perclus.
Puce, tu as cest avantage,
Que l'homme ne sçauroit avoir,
De jouyr de ce beau corsage
Et le regarder nu au soir;
Puis, lors que plus elle sommeille
Estenduë dedans son lit,

La pinçotant un bien petit,
Tout doucement tu la reveille.
Sous le silence de la nuit,
Lors que reposent toutes choses
Et que l'on n'entend aucun bruit,
Tu tastes ces lis et ces roses.
Puis, te coulant d'un pas larron
Sur sa poitrine et sur ses cuisses,
Enyvrée de ces delices,
Tu t'endors dedans son giron.
Et puis, quand l'Aurore vermeille
Encourtine le Ciel de feux,
Et que cette Nymphe s'eveille,
Tu ne pers pour cela tes jeux.
Mais, si l'obscurité nuitale
A esté propre à tes desirs,
Le jour tu sens mesmes plaisirs
Et une volupté égale.
Pleut à Dieu que j'eusse la voix
Assez forte pour entreprendre
De te chanter ! je ne craindrois
Après tant d'autres faire entendre
Quel est ton plaisir et ton bien,
Quelles les douceurs de ta vie,
Qui font que je te porte envie

Pour n'avoir tel heur que le tien.
Mais aurois-je bien telle audace,
Serois-je bien si mal appris,
De vouloir imiter la grace
Des vers de ces braves espris,
Lesquels, par leur muse divine
Et par leurs vers plus doux que miel,
T'ont eslevée jusqu'au Ciel,
Pour t'y faire luire un beau signe?
Serois-je bien tant hors du sens,
Serois-je bien si temeraire,
De vouloir par mes rudes chants
Les belles chansons contrefaire,
Que tant de chantres plus qu'humains
Ont à qui mieux mieux fait rebruire
Dessus une plus douce lyre
Que celle des sonneurs Thebains?
Qui oseroit suivre les traces
Du grand BRISSON, *en qui les Cieux*
Ont respandu toutes leurs graces
Jusqu'à rendre jaloux les Dieux?
Et toy, belle et docte pucelle
Qui estonnes tout l'univers,
Qui oseroit suivre les vers
Que nous trace ta main si belle?

Oserois-je suivre les pas
D'un PASQUIER, *honneur de la France?*
Oserois-je, d'un stile bas,
Imiter la grave cadance
Des doctes chansons de CHOPIN,
De LOYSEL, *honneur de nostre âge,*
Qui a les muses en partage,
Et du SAINTE MARTHE *divin?*
O Puce, que tu es heureuse
Si tu pouvois sentir ton heur!
Que tu dois estre glorieuse
D'avoir L'ESCALE *pour sonneur,*
Et mon BINET, *ausquels la Muse*
A donné ses riches presens,
Qui vaincront l'envie et les ans,
Et le temps qui toute chose use.
Je ne suis pas si glorieux
Ni outrecuidé que je tente
Imiter les vers doucereux
Que MANGOT *si doctement chante.*
Je laisse à un meilleur que moy,
Comme à ce gentil LACOUDRAYE,
Dire d'une chanson plus gaye
L'heur de ta maistresse et de toy.
Et moy, cependant, en silence

J'escouteray les doux accors
Que ces doctes maistres de France
Chantent pour un si petit cors,
Puis que mes chansons ne sont dignes
De mesler leurs sons discordans
Parmy les tons si accordans
De ces belles gorges divines.

ALLA SIGNORA CATHARINA DES ROCHES.

DONNA *gentil che con leggiadro viso,*
Con vaghe luci, dove alberga amore,
Abbagli gl' occhi e fai stupir il core
Di quel che ti riguarda intento e fiso.
Donna gentil che con soave riso,
Con un dolce parlar, col tuo valore,
Con le rime che fan al sesso honore,
Fai parer la tua casa un Paradiso.
Donna gentil, del cui candido petto
Cupido essendo preso, fù costretto
Pigliar la sembianza di Pulce audace:
Rivolgi gl'occhi tuoi verso gli scritti
Di questi che da te morti et trafitti
Non han ne di ne notte o tregua o pace.

O. D. T.

A LA MISMA SEÑORA.

DUROS *penascos, aspros y ertos calles,*
Rios corrientes, que teneys cercada
D'esta gran Nympha la bella posada,
Che d'hermosura vence las mortales:
Verdes prados, hondas y lindas valles,
Que cingeys esta gran ciudad dichada,
Esta gran ciudad bien aventurada,
Por la presenza d'hermosuras tales.
Como poteys escuchar sin espanto
Sus rimas mas dulces qu'el dulce canto
D'Amphion que os die sentidos pies y orejas.
Penas un sol ver los lindos cabellos
D'esta Pena viva, y sus ojos bellos,
Di penas muertas os hiziera vivas.

O. DE TOURNEBU.

LE MESME A LA MESME DAME.

J'AY *cent fois contemplé les beaux yeux amoureux*
De celle qu'on jugeoit en France la plus belle,
J'ai veu les bors pourprez de sa levre jumelle,
Qui eust de son baiser mesme tenté les Dieux.

J'ay veu mille beautez dont l'appas doucereux
Eut peu ensorceler l'ame la plus rebelle,
Mais jamais je n'en vi qui fut égale à celle
Qui rend de ses vertus Poitiers si orgueilleux.
J'ay ouy les propos d'une Dame sçavante,
J'ay gousté les accors d'une voix qui enchante,
Mais jamais je n'ouy rien qui peust approcher
Des discours excellens et de la voix mignarde
De DES ROCHES, *qui peut transformer en rocher*
Celuy là qui l'escoute ou bien qui la regarde.

RESPONSE AU SONET PRECEDENT

Faite sur le champ.

COMME *la lumiere brillante*
Du soleil, ornement des cieux,
Nous rend toute couleur plaisante,
Eclairant promptement nos yeux,
Si bien que cette splendeur vive,
Penetrant doucement un œil,
Fait que l'objet qui luy arrive

Luy resemble un autre soleil,
Ainsi vostre ame sage et belle,
Ayant tourné long temps vers soy
Pour voir sa beauté immortelle,
La pense voir encore en moy.
Mais des graces et vertus rares
Qui vous font admirer de tous,
Les dieux m'en ont esté avares
Pour les prodiguer dedans vous.

C. DES ROCHES.

AD CONSULTISSIMOS SUPREMI SENATUS

In Rupeæ pulicem ludentes.

ABDITA causarum si vis responsa referre,
Hos tam perspicuos consule causidicos :
Qui juris callent apices, vestigia morsu
Metiri pulicum carmine certa sciunt.
Ecquid eos latuisse putas, dum seria tractant,
Qui dum nugantur, tam bene parva canunt ?

RAPHAEL GALLODONIUS

In curia Paris. Advocatus.

Causidicos habuit vigilantes Curia, namque
Illis perpetuus tinnit in aure Pulex.

NIC RAPINUS.





LA PUCE DE MACEFER.

Puce qui as entamé
D'un petit bec affamé
Le teton de ma Charite,
Pour y puiser la liqueur
Nourrice du petit cueur
Qui ton petit cors agite,
Du sang que tu y as pris
Sont animez les espris
Qui donnent vie à Madame ;
Du sang que tu as succé,
Ores dans ton corps mussé,
Tu t'es composée une ame.
Promethe vola le feu
Qui anima peu à peu
Le cors de l'homme de terre :
Du sang que tu as osé
Derober est composé
L'esprit que ton corps enserre.

Mais un vautour ravissant
Va tous les jours punissant
Le larcin du vieil Promethe :
Tu veux par un tel forfait
Que de ton corps il soit fait
Une huitieme Planete.

Di moy, qui eust peu penser
Qu'on voulut recompenser
D'un loyer si honorable
Le larcin qui, odieux
Et aux hommes et aux Dieux,
Leur a semblé punissable ?

Entre le nombre infini
Des hommes qui ont puni
Une si cruelle offense,
Un Lycurge s'est trouvé
Qui ce vice a approuvé
Et l'a passé en souffrance.

Qu'il n'appelle cette fois
Le Dieu autheur de ses loix
Fauteur de sa volerie,
Qui hait encor, ce dit-on,
Cet ingenieux larron
Qui vola sa bergerie.

Et bien, si tu veux user,

Pour ton vol authoriser,
De la regle Laconique,
Puce, au moins, contente toy
De ce que la douce loy
Ne punit ton fait inique.

Et ne crois que dans les cieux
D'un courage ambitieux
Ores ton petit cors saute :
Car le celeste pourpris
Ne peut estre juste pris
D'une si injuste faute.

Tu peux bien, pour t'excuser
De ce tien vol, accuser
Cette marastre nature,
Qui veut qu'un sang rougissant,
Lequel tu vas ravissant,
Soit ta seule nourriture.

Nature, qui t'a donné
Ton estre, a bien ordonné
Que tu vivrois de rapine ;
Mais, pour punir ton peché,
Ell' veut qu'un ongle faché
Creve ta foible poitrine.

L'effort de ton petit saut
Ne te peut guinder si haut

Comme l'on te fait accroire,
Ni des beaux vers le monceau
Qu'apprend ce docte troupeau
Au temple de la Memoire.
Que si tu veux emprunter
Des aisles pour y monter,
Je crains que la cire en fonde,
Et que, cherchant un bon heur,
En desastre et en malheur
Icare tu ne seconde.

SONET DU MESME.

ARCHER *ingenieux qui, par moyens rusez,*
Avez en tant de lieux percé mon cœur fragile,
Qui frappez seurement de la flesche subtile
Aussi tost que de l'œil le but où vous visez,
Faites, je vous supply, et si bien m'instruisez
Que je puisse percer, par une adresse habile,
Ce Rocher endurcy, ce rocher qui à mile
Aprentis de voz ars a mille traits brisez.
J'ay tant de fois voulu à ce Roc faire breche,

Tant de fois decoché de mon arc une fleche,
Et tant de fois j'ay veu ma fleche reboucher.
Faudroit-il, je vous pri, pour luy donner entrée,
Qu'elle eut la pointe humide en lieu d'estre acerée,
Veu que la goute d'eau entame le Rocher?





VŒU.



ELUY *qui du* PASCAGE[1] *emprunta son surnom,*
Celle qui aux ROCHERS[2] *donne tant de renom,*
Furent premiers motifs de cette Puce gaye.
Celuy qui à la Puce encor' a bonne part,
Et qui d'Amaryllis chante le sainct regard,
Trouva dans les foretz le nom de la COULDRAIE[3].
Icy maint bon pasteur diversement voit on
Graver dans le sainct Roch sous l'a BRYSON[4] *sainct nom;*
Icy le bel OYSEL[5] *degoiser son ramage,*
Et le pastre TOURNEUR[6] *chanter mil beaux coupletz,*
Et tous abandonner la Deesse Palés
Pour faire à qui mieux mieux à une Puce hommage.
Icy voit on le mont de Parnasse ESCHELER[7],
Icy le forgeron sainctement MARTELER[8],

1. E. Pasquier. — 2. M. des Roches. — 3. F. de La Coudraye. — 4. M. Brisson. — 5. Ant. Loisel. — 6. Od. de Tournebu. — 7. Jos. de la Scale. — 8. De Saincte-Marthe.

Icy, pour bien BINER[1], *les riches fruicts renaistre*
Au dessous des CHAUX PINS[2], *et le jeune berger,*
A la table des Dieux l'ambrosie MANGER[3]
Et du meilleux nectar souëfvement se paistre.
Vous qui hantez les Rochz, les partiz, les foretz,
Satyres chevrepieds et Faunes, quand orrez
De voz humbles pasteurs la devote musique,
Recevez dans voz monts, dans voz prez, dans voz bois,
D'un favorable accueil leurs consonantes voix,
Mais gardez que comme eux la Puce ne vous picque.

E. PASQUIER.

1. Cl. Binet. — 2. R. Chopin. — 3. J. Mangot. — (*Notes de l'édition.*)





LA PUCE DE RAOUL CAILLER,

POITEVIN.

BIEN *que plusieurs doctes espris*
T'ayent vanté en leurs escris,
Loüans ta vie tant heureuse,
On n'a point encor toutesfois
Chanté comme tu meritois
Ce qui te rend plus merveilleuse.
Puce, je te veux donc chanter,
Puce, je te veux donc vanter,
Si je puis, selon ton merite;
Puis te donray, t'ayant chanté,
A celle qui a merité
Une loüange non petite.
Mais, Puce, pour te bien vanter,
Mais, Puce, pour te bien chanter,
Il faut entendre ta naissance:
C'est la corde qu'il faut sonner

Auparavant que d'entonner
Tes mignardises on commence.
Ceux là qui te veulent blâmer,
Ceux qui te veulent diffamer,
Reprochent que tu prens naissance
D'un puant et sale sujet,
Et que tel est souvent l'effet
Que la cause qui le devance.
Mais ce n'est parler contre toy,
C'est reprendre l'ordre et la loy
Et le reglement de ce monde :
Tout ce qui prend commencement
S'engendre par corrompement,
En l'air, en la terre et en l'onde.
Si tousjours demeuroient entiers
Du monde les corps semanciers,
Tout cherroit en un piteux estre ;
Mais de leur putrefaction
Ressort la generation
De toutes choses qu'on fait naistre.
Dieu veut que d'un corps le tombeau
D'un autre corps soit le berceau.
Telle est çà bas sa pourvoyance :
Ces loix à nature il donna,
Quand de ses doits il ordonna

Les Cieux et leur nombreuse dance.
Aussi tout ce grand univers,
Ce beau bastiment tant divers,
Est sorti du goufreux desordre
Du chaos en soy mutiné,
Et dedans le rien d'un rien né,
Sans pois, sans mesure et sans ordre.
Le petit monde, qui comprend
Toutes les parties du grand,
De qui prend-il son origine?
D'un excrement surabondant
Petit à petit s'amassant,
Semblable à l'escume marine.
Il ne te faut doncques blâmer,
Il ne faut pas te diffamer,
Ores que tu sois engendrée
De quelques sales excrements :
Petis sont les commencemens
De l'œuvre bien elabourée.
Mais plustost louër je te veux,
Et l'on devroit estre envieux
De ta naissance si soudaine,
Veu que les autres animaux,
Presageant leurs futurs travaux,
Naissent avecques si grand peine.

De peur que par un mouvement
En un si long retardement
Leur matiere soit difformée,
Dans le ventre d'un vaisseau neuf
Ou dans la coquille d'un œuf
Elle a besoin d'estre enfermée.
Toy, te hastant de veoir le jour,
Tu ne veux faire long sejour
Dedans ta bourbeuse matiere :
Aussi t'est aisément acquis,
Puce, tout ce qui est requis
A te faire veoir la lumiere.
Sans plus, du soleil la chaleur
Et de la terre la moiteur
Sont requises à ta naissance :
Aussi la nature se plaist
A ramener sans autre apprest
En effait soudain ta puissance.
Pour ton espece conserver,
Tu n'as la peine de couver
Mille petits œufs sous ton ventre :
Et si n'es sujette à la loy
Des autres bestes, car en toy
La semence du masle n'entre.
Comme sans l'aide de Cypris

Ton premier estre tu as pris,
Tu te peux bien passer encore
(Sans faire hommage à cet enfant
Qui des hommes va triomfant)
De celle qu'en Paphe on adore.
Heureuse, puis que le flambeau
Qui brule mesme dedans l'eau
N'attrape ta petite masse ;
Puis que le froid, qui sans repos
Nous va penetrant jusqu'aux os,
Ta chair tendrelette ne glace.
Il est bien vray qu'un autre yver,
Qu'une grande froideur de l'air,
Esteint la chaleur qui t'a-vie ;
Mais ce n'est à toy seulement
Que la froideur d'un element
Si penetrant ravit la vie.
Le chaud de nature est amy,
Mais le froid est son ennemy,
Contraire à toute bonne chose,
Aux herbes ostant la vigueur,
Aux bois ravissant leur honneur,
Et reserrant la fleur esclose.
O Puce, qu'heureuse tu es
De naistre ainsi comme tu nais !

Mais encor es tu plus heureuse
De vivre ainsi comme tu vis,
Succçant le sang dont tu nourris
Ta petite ame vigoureuse.
T'accrochant sur un marbre blanc,
Tu en fais decouler le sang
Dont tes levres sont enyvrées,
Ou bien tu baises quand tu veux
La bouche, le nez et les yeux
Des pucelettes empourprées.
Tu mors et remors le beau sein,
Les blanches mains et le tetin
De la pucelle qui s'amuse
A filer, coudre ou s'attifer;
Et, quand sa main te veut gripper,
Soudain tu descouvres sa ruse.
Ja desja preste à t'escacher,
Elle te roule sur sa chair,
Mais si bien tu sçais te deffendre,
Que, d'un tremoussement divers,
Dans sa chemise tu te perds,
Où tu n'es pas facile à prendre.

SONET DU MESME A MAD. DES ROCHES.

Si d'un vers mal-coulant j'ose ennuyer voz yeux
Et vous faire present de chose si petite,
Je prie que vostre œil contre moy ne s'irrite,
Et supplie vos doits de m'estre gracieux.
Madame, un jour viendra que ma main sçaura mieux
Coucher sur le papier la loüange non dite,
Que vostre noble esprit sur tout autre merite,
Quand m'auront esclairé vos soleils gracieux.
Ou, si j'ay merité vous sentir rigoureuse,
Embrazez ce papier d'une œillade flammeuse :
Vos yeux seront vangeurs du tort qu'on leur a fait.
Mais ce n'est au papier que vous vous devez prendre :
Punissez moy d'avoir osé tant entreprendre,
Pardonnant au papier, qui ne vous a forfait.





SUR L'APOTHEOSE DE LA PUCE,

SONET.

Du meurtrier d'Orion la venimeuse panse
Et les bras estendus plus qu'en leur part des cieux,
Avoient empoisonné tous ces terrestres lieux,
Si qu'on n'oyoit que mort, que sang, que violence.
On void aneantis par la juste balance
De ce signe nuisant les effets odieux,
Et le ciel l'a vomi dans le lac stygieux,
Espoir pour l'avenir de meilleure influence.
Pour remplir l'ornement du Baudrier estoilé,
La Puce, humble animant, au lieu vuide a volé,
Et, fait astre nouvel, aux mois tardifs rayonne.
Par l'heureuse faveur des suffrages exquis
De la docte Pleiade ell' a ce rang acquis
Et par la douce voix de la belle Erigone.

DE LA GUERINIERE.

AD PLEIADA ET ERIGONEN.

Quis neget ex musca vos condere posse Elephantum,
Funditis Aonios qui tot pro Pulice versus.

D. L. G.





QUATRAINS DE CATHERINE DES ROCHES

AUX POETES CHANTE-PUCE.

La *Puce sauteloit au sommet d'une Roche*
D'où premiere elle vid le soleil radieux;
Puis, dressant vers le ciel son vol audacieux,
Plus son pouvoir l'élogne et son desir l'aproche.

Lors elle recognoist le danger qui s'apreste,
Pensant au vol d'Icare, au cours de Phaëton,
L'un mal-heureux oyseau, l'autre mauvais charton,
Se repent et reprend d'avoir haussé la teste.

O le digne ornement de la parfaite bande,
PASQUIER, *de qui le nom, l'oraison et les vers*
Volent par la rondeur de ce grand univers,
La Puce maintenant vostre secours demande.

Haussez la, grand CHOPIN, *de qui la voix exquise*
A souvent contenté ce fils de Jupiter,

Ce DU HARLAY *qu'on void les haus Dieux imiter,*
Que tout le monde admire, estime, honore et prise;
Le pillier, le miroir, l'oracle de la France,
Qui soutient, represente et anime sans fin
Peuples, Princes et loix, brise l'air Poitevin,
Pour conduire la Puce avec plus d'asseurance;
MANGOT, *le verd printemps à la vertu chenue,*
Le favory des Dieux, le Mercure facond,
Qui est premier de tous et n'a point de second,
La sousleve, et luy fait outrepasser la nue.
Que diray-je, ô ESPRIT ORNÉ DE BEAUTÉ DINE,
De vos vers doux-coulans, sinon que les neuf Sœurs
Ont versé dedans eux leurs mielleuses douceurs
Pour attirer au ciel la Puce Poitevine.
Celuy qui la reprend d'estre injuste et cruelle
L'honore en la blasmant; il ne fait voir sinon
Qu'elle est Puce fameuse et digne de renom,
Et la faisant mourir il la rend immortelle.
Ell' a pour son flambeau l'agreable lumiere
Des deux freres germains par les Muses élus,
Plus divins mille fois que Castor et Pollus,
Car ils ne changent point leur lampe journaliere.
Cet excellent rameau de la noble racine
Qui commandoit Verone a voulu prendre soin
De la petite Puce : aussi elle a besoin,

Pour monter dans les cieux, d'une ESCALE *divine.*

Ainsi qu'elle approchoit du throne de sa gloire,
Amour la vint saisir. Ce petit affeté
En vain en est jaloux : car il est arresté
Que les vers de BINET *luy donnent la victoire.*

Qui seroit negligent à si loüable peine
Pour donner à la Puce un gentil ornement?
Le sçavant LA COULDRAYE *l'habille proprement,*
Ores à la Françoise et or' à la Romaine.

Courage, ma mignonne, il faut prendre la place
Du meurtrier d'Orion, il faut prendre ce lieu
Qui vous est preparé d'un homme, mais d'un Dieu
Qui vous y fait guider par les mains de la Grace.

L'oyseau favorisé de l'archer du tonnerre,
Œilladant cette Puce avec un doux regard,
Luy veut prester son dos pour luy servir de chart,
Et de ses ailerons mignardement l'enserre.

Elle est placée au Ciel, et le fourier Hygine
N'a marqué son logis ; mais cet oyseau sacré,
Qui fait entre les Dieux ce qui lui vient à gré,
A voulu qu'elle fut un favorable signe.

Bienheureux qui l'aura au point de sa naissance
Pour son astre ascendant et bienheureux aussi
De qui elle prendra un gracieux soucy,
Faisant couler sur luy sa celeste influence.

Mais qui luy a donné cette chesne dorée?
Vrayment c'est LE CLAIR OR, *qui par l'eclair luysant*
De ses beaux vers dorez luy a fait ce present,
Et par l'honneur de luy la Puce est honorée.





PULEX AD CLAUDIUM BINETUM.

NON si id sacerdos ipsa dicat Pythia,
Ulla est, BINETE, in Pulicem Cupidinis
Mutatio hæc : solos in ignavos parat
Amor sagittas, dæmon haud fictitius,
Aut quod Puellæ encomiastæ et Pulicis
Efferre doctis moliuntur versibus.
Viris negata sunt Bonæ sacra hæc Deæ.
NARRA O PUELLA Pulice ICTA quid fiet :
Sic cum jugali te alligassit nodulo
Mater tenellorum Cypris Cupidinum,
Morsu procaci dormientem vellicet
Pulex maritum, atque ore nigello excitet
Ignes sepultos, blandule carpens cutim.
Mutescis ehodum ? peream ego funditus
Ni caussa Pulex hujus est silentii.
Amore quondam percitum fama est Jovem
Cœli relicto protinus palatio
Mortalibus se immiscuisse fœminis :
Mutuata oloris vel nivata imagine,
Aurique specie factus Acrisii est gener,
Nunc innocentem taurus Europam rapit,

Forma haud sorori suspicaci incognita :
Candore dum se aut prodidit nimio Jovem,
Rutilo colore stringit aut mortalium
Aciem, et pupillas afficit vehementior,
Mero aut meridie fucus apparet bovis.
Hunc cautiorem sed vetustas reddidit,
Nam dum unice Pictam Puellam deperit,
Ut et sorori fucus et mortalibus
Fiat, pusilli Pulicis formam induit,
Quo tutiorem pusa recipiat sinu,
Angustiores facilis et rimas petat,
Et ne ut corusca pelle possit conspici,
Puellæ tenebras noctis induxit super,
Fuscam coruscus antidhac, pellem induens.
Quo tendis o summe, o Panomphe Juppiter,
Pusille Pulex Juppiter? Nymphas tuis
Devirginari fraudibus? Fata hæc sinunt?
A page. Beatus virgini adstabat chorus
Acie oculorum Lynceo valentior,
Solem tenebris in opacioribus
Potens videre : Pulici tum indicitur
Certamen : hic Heroico incedit pede,
Alter Phaleuco adulterum versu impetit
Hic unguibus tenax premit, Scalas gerit
Alter valentior, alter at pugnantibus
Archilochi Iambos præparat. Canit interim
Puella rara classicum, certantibus
Animos adaugens. Tandem adulter Juppiter
Frustra pudicam fallere orsus virginem
Facessere illinc cogitur, nec antea
Vanus deorum petiit æternas domos,



Frisez, retors de mille neus ;
De ses cheveux elle sautelle
Sur son sein vermeil qui pommelle,
Puis ell' s'ecoule bondissant
Sur un petit rond fleurissant,
Rond vermeillet comme une rose,
Où la puce souvent repose.
Cessez donques de loüanger
Cette Puce qui veut manger
D'une charneure si douillette.
Que d'entre vous quelque Poëte
S'efforce, sans nous le celer,
Cette dame depuceler
(Cette dame toute divine
Orné' d'une rare doctrine),
Si d'elle il a quelque pitié
Ou luy porte quelque amitié.

DE PULICE.

DUM spirant dominæ in sinu papillæ,
Lævi marmore quæ politiores
Sunt, prima nive liliove candent

Intacto magis, addit et nitorem
Hic rosa in medio rubens mamillæ,
Tentabam digitis micare, ludens
Pulex prosiliit niger vagusque,
Suxit æthereo sacrum cruorem
Divum nectare delicatiorem.
Sorti me subito invidere fecit
Fortunatæ equidem ac nimis beatæ.
Quid felicius est beatiusve
Te, pusillum animal minutulumque?
Mordes colla modo vagans eburna,
Artus marmoreos procaxque pungis,
Lactis monticulos celer pererras,
Convalle in nivea sedes superbus
Mammarum, et dominæ magis magisque
Candorem eximium facis nitere,
Membris candidulis notas rubentes
Imprimens : te etenim potest latere
Nil, quæ sunt meliora habes, patentque
Hæc tibi : similis fero latroni
Per silvam insidianti opaciorem,
Grassaris tenui in levique pube
Flava, mollicula : hic plagæ parantur
Amanti, dominæ excitas tenellos
Ad cædem digitos, necemque justam
Tu tandem ipse paras tibi, es beatus
Unguis quod dominæ tibi sit ara,
Nec tam supplicium nigelle Pulex
Est crudele tuum, terat feritque
Te quamvis digitis, atrox ferenda
Quam mors assidue est mihi misello,

Quod non tangam ea, quæ tibi licebat
Tangere, exiguo ac notare morsu.

Εἰς ψύλλαν τὴν ἐν Πικτοσι τεθρυλλημένην πρὸς τοὺς χαριεστάτους Πασχάσιον καὶ Λοισέλλιον τοὺς τῆς δε αὐτόπτας.

Οὐδὲν παμμελάγοισιν ἐν ἤμασι τυτθὸν ἐτύχθη,
Μάρτυρ ἐπουρανίοις ψύλλα μιγεῖσα πόλοις.
Ἔνθα μέγας μεγάλων ἀνέγερθεις ἑσμὸς ἀοιδῶν
Τὰν μεγάλων γλυκεροῖς ψύλλαν ἔτευχε νόμοις.

NIL PARVUM Magni Soles, nil vile dedere.
Testis erit parvus missus ad astra Pulex.

AUX *Grands Jours n'y a rien d'égal,*
Et rien de petit ne s'y treuve ;
La Puce, un petit animal,
Là agrandy, nous en fait preuve.

QUID Magni peperere dies? res mira canenda est,
Vera tamen : Pulicem progenuere brevem.
Quicquid id est, tamen est magnum : Magnisque diebus
Non sine divino numine progenitum.
Ille utero potuit plures gestare poetas,
Quam tulit audaces techna Pelasga duces.

TROS equus heroes tantos non fudit ab alvo,
Dulcisonos vates quot tulit iste Pulex.

A LA PUCE.

PUCE, tu t'es bien abusée
De te prendre à un tel morceau :
Où penses tu estre posée,
Volant sur ce tertre jumeau?
Tu ressemble à ce taon champestre
Qui droit dessus la peau vola,
Pour y cuider son bec repaistre
Du taureau que Myron tailla.
L'airain pur, et non la chair vive,
Luy repoussa son petit soc :

O Puce! la blancheur nayve
Que tu picotes, c'est un roc,
Un roc de marbre que la Muse
A basti, loin de Cytheron,
D'autre artifice et plus grand' ruse
Que n'est le Taureau de Myron.

MUSCA quod in Tauri tentaverat ære Myronis,
Ausus es in gemino marmore parve Pulex.
Idem error quod non tetigistis βρώσιμα : sed tu
Αμβροτα dum carpis factus es ἀμβρόσιος.

Ce que la mouche fit au Taureau de Myron,
Toy, petit animal, tu l'as fait au giron,
Ou quelque peu plus haut, au sein d'une Deesse.
Tous deux estes trompez d'une mesme simplesse :
L'un s'est pris à l'airain, l'autre s'abuse au roc.
Mais toy, plus avisé, poussant ton petit soc
Sur l'yvoire poli de sa chaste mamelle,
En touchant l'immortel tu te rens immortelle.

P. D. SOULFOUR. P.

APOLLON EN PUCE.

O Puce, vien donc mon esprit
De ta vive fureur attaindre,
A fin que par le mien escrit
Ton loz en mon vers puisse empraindre.
Puce Muse, ô Puce Apollon,
Je te reclame, il n'y a ame
Qui n'ait senti ton aiguillon
Et ton puissant enthousiasme.
Apollon, jadis, en tirant
L'oreille de ce grand Virgile,
Luy donna le stil doux coulant
Pour chanter Chromis et Mnasile.
Ta vertu est certainement
A celle de Phœbus pareille,
Tu nous eschaufe également,
Chacun a la Puce à l'oreille.
O Puce des Puces l'honneur,
Puce des pucelles compagne,

Tu as mis en rut et fureur
La France, l'Itale et l'Espagne.
Moymesme qui suis de bien loin,
Et qui cloche après la grand' bande,
Si suis-je attaint du mesme soin,
Qui me violente et commande.
Un Elephant et un Grifon
Sont plus grans que toy de corsage,
Mais, si nous posons ton renom,
Tu as bien sur eux l'avantage.
Un Elephant, si grand soit-il,
Ne peut musser sa grandeur vaine
Au beau sein où toy, plus subtil,
Puce, tu caches ton ebene.
Un Elephant ne pourroit pas,
Comme l'oyseau porte-tonnerre,
Par l'air subtil guider ses pas,
Sans se laisser tomber à terre.
Mais toy tu fais encores mieux
Que cest oyseau qui son œil darde
Vers le plus clair flambeau des cieux,
Car seulement il le regarde.
Toy, tu as trop mieux regardé,
Puis franchi d'un brave courage,
De plein vol, et puis possedé

Le plus bel astre de nostre âge.
Volant droit, tu sceus te percher
Sur cette colline jumelle
Où devant toy se vint nicher
La Muse et la Grace avec elle.
Icarus ainsi ne vola
Aveeques sa plume cirée;
Mais en trebuchant il bailla
Le nom à la mer Icarée.
C'est pourquoy je ne pense pas
Que comme une Puce commune
Tu nous apparoisse icy bas,
Ton vol ne despend de fortune.
Tu es quelque Demon mussé
Finement là, si dire j'ose;
Tu es Apollon deguisé
Dessous cette Metamorphose.
Apollon a jadis hanté
Son Helicon et son Parnasse,
Et s'en est longtemps contenté,
Fuyant le bruit du populace,
Car tousjours a hay les lieux
Où ce sot peuple l'accompagne,
Et suivi les rocs sourcilleux,
Et les costaux et la montagne.

Estant seul, un jour s'apperceut
Que la Muse avoit fait eschange
De la roche où le cheval beut
Avec une autre Roche estrange;
Et que mesme elle avoit laissé
La double roche Parnasine,
Et son nouveau temple posé
Dans une Roche Poitevine.
Alors droit en Poitou tira
Et, se formant en une Puce,
Sur ce double yvoire vola
Sur lequel à présent se musse.
O Puce, n'est-ce pas cela?
Je l'ay trouvé, c'est par ta grace.
Ne puisses tu bouger de là :
A un tel hoste telle place.

P. D. S.





DE PULICE PICTAVII DECANTATO

NIC. RAPINUS.

DICTA dies Pulici, quod erat temerarius ausus
Virginis intactos dilacerare sinus.
Stabat amans actor læsæ pro jure puellæ,
Judex de lepida lite sedebat Amor.
At reus ut causæ dissidens huc modo et illuc
  Dissilit, et modo adest, et modo rursus abest.
Tandem desertis vadibus bis terque vocatus
  Defuit, et tota jam statione latet :
Illum seu terret gravitas augusta Senatus,
  Seu mage brumali frigore terret hyems.
Excitat interea patronos undique, et illos
  Quos scit supremi lumina prima fori.
Hinc Pascalis et hinc Chopinus, Ofellius, et tu
  Mango patris doctas nate sequute vias :
Absenti Pulici facundo carmine adestis,
  Et vestra crimen diminuistis ope.
Dulce patrocinium, sine quo reus ille misellus
  Inter proscriptos annumerandus erat.

DE EODEM.

PARVE Pulex, nunc magne Pulex, tot versibus aucte,
Nequitiis etiam nobilitate tuis.
Jam tu per medias audax grassare puellas,
Nec timeas nitido pollicis ungue premi.
Tu solus referes laudem pro crimine, solus
Sons sine vindicta publicus hostis eris.
Ipsa tot exilio proflictis Curia monstris,
Dat tibi securum vere novo reditum.

LA CONTRE-PUCE DE N. RAPIN.

PUCE *que tant de bons espris*
Pour sujet de leurs vers ont pris,
Qui t'ont trouvée si habile
Que, la Muse les échaufant,
Ils t'ont fait un grand Elefant,
Par leur invention gentille,
Tu as eu cet heur aux Grans jours,
Aussi c'est volontiers tousjours

Le temps que tu te fais conoistre,
Quand le Soleil plus haut monté,
Des moites chaleurs de l'esté
Dans la poussiere te fait naistre.
Mais s'il se falloit amuser
A la verité deguiser
D'une flateuse couverture,
J'aymerois mieux chanter le poux,
Qui s'engendre et se paist de nous
Plus amy de nostre nature.
Je dirois la punaise aussi,
Et le morpion racoursi,
Qui s'attache à nostre substance;
Mais je ne sceu jamais traiter
Un sujet où il faut vanter
Le mal contre la conscience.
Ceux qui t'elevent jusqu'aux cieux
Toutesfois ne t'ayment pas mieux
Que moy qui te blasme et despite;
Et quand visiter les voudras,
Ils te chasseront de leurs dras,
Pour belle qu'ils t'ayent descrite.
Encor dit-on que l'argument
Où ils ont pris le fondement
De te louer par artifice

Meritoit mieux d'estre vangé,
Et à ces Grans jours corrigé
Par les voyes de la Justice.
On conte que, de guet à pend
Peu à peu glissant et rampant,
Du bas où tu fais ta retraite
Tu t'estois perchée en un lieu
Duquel Prince ni demidieu
N'aproche la main indiscrete.
Entre deux tertres arrondis
Tu acrochois tes pieds hardis
Au fons d'une campagne belle,
Et après mille petits sauts
Et mille cauteleux assauts,
Tu osois poindre une pucelle.
Ainsi que dans un large estang,
A plain gosier tu beus son sang,
Et pour reste de ton audace,
Comme les taons veneneux font,
Tu fis encor d'un pourpre rond
Marqueter et rougir la place.
Pour une telle cruauté,
Puce, tu avois merité
Qu'entre deux presses cristallines
On te fit le ventre crever,

Qui s'estoit osé abreuver
De belles liqueurs nectarines.
L'assassinat qualifié,
Par deux tesmoins verifié,
Te convainquoit d'estre coulpable ;
Mais ceux qui te devoient punir
Les premiers osent maintenir
Que ton fait estoit excusable.
Hé! sangsue du cors humain,
Les deux premiers doits de la main
Comme sergens te devoient prendre,
De salive un peu preparez,
Et les deux pouces acerez
Par beau millieu te devoient fendre.
Le Prince fort bien ordonna
Qui un gros salaire donna
Au page qui t'avoit surprise
Dessus sa robe sautelant,
Et secretement te coulant
Dans le colet de sa chemise.
Mais il trompa l'espoir de ceux
Qui prirent le poux paresseux,
S'atendans à plus grosse somme :
Car, comme il respondit, tu viens
De la sale ordure des chiens,

Et le poux ne vient que de l'homme.
On conte que, quand Jupiter
Se voulut un jour despiter
Contre ses fermiers de la terre,
Au lieu où son foudre arriva
Mille vermines on trouva,
Future domestique guerre.
Les taons, les guespes, les cheussons,
Qui ont des plus piquans fissons,
Et les aragnes y nasquirent,
Les punaises, les morpions,
Les souris et les scorpions,
Auprès de toy, Puce, en sortirent.
Mais entre tous ces animaux,
Qui sont nos plus familiers maux,
Puce, tu nous fais plus de peine :
Les autres sont pris aisément,
Et tu as un fretillement
Qui empesche qu'on ne te prenne.
L'ennemy plus lourd et pesant,
Encores qu'il soit malfaisant,
Et toutesfois est moins à craindre :
A toute heure on le peut domter ;
Mais on doit celuy redouter
Qui est plus difficile à joindre.

Tu nous fais éblouir les yeux
Te remuant en divers lieux,
Tant tu és agile et rusée :
La main qui te pense écacher
Te tournoyant dessus la chair
Bien souvent se trouve abusée.
La pucelle, qui ne sçait pas
Les lieux où tu prens tes repas,
S'y trompe une serée entiere ;
La vieille ne fait que jouër,
T'attendant à l'abreuvoër
Où elle dresse sa panthiere.
Quantefois j'ay veu, au matin,
De ma maistresse le tetin
Picoté de tes noires traces !
Et si là j'en voyois l'effet,
Dieu sçait si tu n'avois point fai
Encores pis en d'autres places.
Ceux qui t'ont fait par fiction
Estre la fille d'Orion
Ont bien trouvé ton origine :
Car Orion est un pisseur,
Et tu nais de l'orde espesseur
Qui se detrampe avec l'urine.
Puis ce qu'on faint que Pan t'ayma

Quand Jupiter te transforma
En cette petitesse noire,
Si Pan n'estoit qu'un vieil bouquin,
Salle et ord, puant et faquin,
Celà n'est pas fascheux à croire.

Quant à moy, je ne te crains rien,
Car, Dieu mercy, j'ay le moyen
D'eviter ta salle morsure :
Je me sçay tenir nettement
Au linge et en l'accoustrement,
C'est la recepte la plus seure.

La chambre souvent balloyer,
Le haut et le bas nettoyer,
S'esloigner de tous lieux infames,
Est le moyen de s'exempter
De toy, qui ne veut adjouter
Ne coucher point avec les femmes.

Et quand celà je n'aurois point,
Encores sçay-je un autre point
Pour brider ta gueule alterée :
Dés le soir je m'enyvreray,
Et toute la nuit dormiray
Sans sentir ta pointe acerée.



JUL. CÆSARIS BULENGERI

JULIO-DUNENSIS

In Pulicem Catharinæ Rupeæ Pictaviensis.

NON fueras sola facie contenta nocere,
Ni videare novis ingeniosa malis.
Ecce pulex prodit tenero qui mordicet ictu
Ingenia, et somnos non sinat esse leves.
Sitne igitur mirum, cum nos tua forma, pulexque
Excrucient, tremula quod sonat aure pulex?

F. COLDRAII

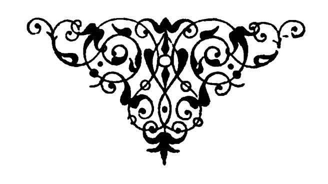
PROPEMPTICON CARMEN.

ERGO agite o Phœbi et Musarum diva propago,
Quam mihi conjunxit non moriturus amor.
Ergo age Brissoni lumenque decusque Senatus,
Unica Pictonici gloria lausque soli.

Ergo age Paschasi sociorum clara tuorum
   Laus, et amicitiæ gloria prima meæ.
Tuque novem sacræ cui admorunt ubera Musæ
   Turnebe Aonii lausque decusque chori.
Tuque Jovis summi præpesque volatilis ales,
   Tu quoque Leucadio Mangote chare deo.
Vos quoque quos patriæ visendæ sustulit ardor
   Pictonicis Nymphis, pectora chara mihi :
Tu quoque Bellovacis dilecte Binete camœnis ,
   Et reliqui vates coquista turba mihi.
Ambosi, Loerique simul, quos Musa tenellis
   Virgineo in gremio fovit ab unguiculis.
Castalio dilecta deo pia turba valete,
   Alitibus faustis syderibusque bonis.
Seu vos Parisiis oblectet Sequana Lymphis,
   Seu vos possideat curia rauca patrum :
Seu vestro adventu crebrescat principis aula,
   Seu vobis tumeant templa sacrata deum :
Seu vos per sylvas et devia lustra ferarum,
   Inter semideos rustica vita juvet :
Seu vobis libeat defendere jura clientum,
   Seu trepidos docta voce juvare reos.
Sive sinu in niveo teneræ spirare puellæ,
   Dulce ubi sit multum vivere, dulce mori.
Denique quæ tellus, quæ unquam vos foverit aura,
   Nolite immemores vivere quæso mei.
Certe ego (si possunt aliquid præsagia vatum)
   Auguror has aliquod pondus habere preces.
Ipse equidem vobis cœlestia numina juro,
   Quos et Avernalis proluit unda Deos :
Hanc animam passuram extrema pericula fati,

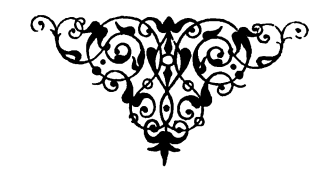
Ante ego quam vestrum non memor esse velim.
Ergo agite o Phœbi et Musarum sancta propago
Quam mihi conjunxit non periturus amor.
Utque solebamus longo sermone jocari,
Dum Clani ad ripas degeret alma Themis.
Sic licet absentes, dent mutua carmina Musæ,
Et peragat linguæ littera scripta vices.
Castalio dilecta Deo pia turba valete,
Artibus et faustis syderibusque bonis.

Pictavis, xj. Kal. Januar. 1579.





TABLE



Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DU CABINET DU BIBLIOPHILE

JUILLET 1872

T